

AUGUSTIN ET LE MESSAGE ÉPIGRAPHIQUE: LE TÉTRASTIQUE EN L'HONNEUR DE SAINT ÉTIENNE

Tout au long de l'histoire de l'Empire romain, l'inscription latine s'est révélée être un moyen de communication à ce point caractéristique de la vie sociale que les grands auteurs n'ont pas hésité à la faire entrer dans l'arsenal thématique de la création littéraire. Si Lucrèce s'est longuement ingénié à démontrer la vanité des épitaphes plaintives (*Rer. nat.* 3, 894-930), il ne condamna pas pour autant le phénomène épigraphique en soi¹⁾: il restait fidèle à une des lignes de force de son dessein, celle de désamorcer l'horreur instinctive de la mort. Jamais dira-t-on, sauf à un seul endroit de l'*Enéide* (3, 286-288)²⁾, Virgile n'a cédé aux faciles effets anachroniques de l'inscription votive ou funéraire³⁾: cependant, dans les *Bucoliques*, Daphnis a eu droit à une épitaphe (5, 42-44)⁴⁾, telle que les élégiaques, Tibulle, Propertius, Ovide surtout⁵⁾, la multiplieront⁶⁾.

¹⁾ Autres allusions à la pratique inscriptionnelle: *Rer. nat.* 3, 78; 5, 328-329.

²⁾ On se gardera de négliger *Aen.* 6, 622; de même, 11, 84. En l'occurrence, Virgile se conforme au modèle homérique: *Il.* 16, 456-457, 674-675; 17, 434-435; 23, 327-332; *Od.* 4, 584; 12, 10-15; 24, 80-84.

³⁾ Mention de tombes à ériger, sans qu'elles soient ornées d'une épitaphe: *Aen.* 3, 62-68 (Polydore); 6, 232-235 (Misène); 6, 505-507 (Déiphobe); 7, 3-4 (Caiète); Ovide lui consacra une épitaphe en belle et due forme: *Met.* 14, 441-444). Un ex-voto à prononcer, non pas à écrire: *Aen.* 5, 483-484.

⁴⁾ A ajouter la touchante poésie d'amoureux gravée dans l'écorce des arbres: *Buc.* 10, 52-54; passage imité par Ovide, *Her.* 5, 21-30; comp. *Buc.* 5, 13-14. L'usage se pratique abondamment chez Calp. Sicul., *Eclog.* 1, 20-23, 28-29, 34-35, 33-88; 2, 54-55; 3, 43-44, 89-91; 4, 130; de même, Nemes., *Eclog.* 1, 28-29. Comp. Symmach., *Epist.* 4, 28, 4; 4, 34, 3; Hieron., *Epist.* 8, 1.

⁵⁾ Pour ne relever que les épitaphes que l'auteur destine à sa propre tombe ou à celle de sa bien-aimée: Tibull. 1.3, 53-56; (Lygd.) 3, 2, 26-30; Propert. 2, 13, 35-36; 4, 7, 83-86; Ovide, *Am.* 2, 6, 59-62 (le perroquet de Corinne); *Trist.* 3, 3, 71-76. Dans ses œuvres «épiques», Ovide n'a évité ni les inscriptions votives (*Her.* 15, 181-184; 20, 239-242; *Met.* 9, 792-794) ni moins encore celles funéraires (*Her.* 2, 145-148; 7, 193-196; 14, 127-130; *Met.* 2, 326-328; 14, 441-444; *Fast.* 3, 547-550). Nombre de poètes (voir Aul. Gell. 1, 24, 1-4; Naevius, Plaute, Pacuvius) auraient écrit leur propre épitaphe sans que celle-ci fasse partie de leur œuvre majeure; à ce propos, A. STEIN, *Römische Inschriften in der antiken Literatur*, Prag, 1931, pp. 49-51. Influence de l'épitaphe dite de Virgile sur les *C(armina) L(atina) E(pigraphica)*: HOOGMA, o.c. (*infra* n. 10), p. 221.

⁶⁾ L'œuvre de Catulle ne comporte pas de réminiscences ou d'imitations épigraphiques; celle d'Horace ne manque pas de références aux inscriptions, votives (*Od.* 1, 5, 13-16), honorifiques (*Od.* 3, 24, 27-28; 4, 8, 13-15; 4, 14, 1-5; *Serm.* 1, 6, 14-17) et funéraires (*Od.* 3, 11, 51-52; *Serm.* 2, 3, 84-86, 89-91).

Nonobstant les lettres de noblesse octroyées de la sorte aux inscriptions métriques par les Muses elles-mêmes, les milieux bien-nés de la République finissante et du Principat n'ont pas confié la mémoire de leurs faits et gestes, de leur vie et de leur mort, à la poésie épigraphique, encore que les *elogia Scipionum*, de haute antiquité, leur eussent aisément servi d'excuse, sinon d'exemple⁷⁾. Jusqu'à l'époque de la tétrarchie les inscriptions métriques, funéraires pour la plupart, restent l'apanage des gens non nobiliaires. Toutefois, il faudra que ceux-ci soient suffisamment aisés pour s'acquérir une tombe à pierre inscrite, en outre qu'ils aient reçu une formation scolaire qui leur permet de (faire) rédiger ou de comprendre une inscription versifiée⁸⁾. On ne doutera pas que, ce faisant, certains milieux de modeste provenance se sentent aiguillonnés par les perspectives de la mobilité sociale, mais il n'en reste pas moins que, de toute façon, ils se trouvent démunis des moyens des gens d'illustre naissance pour se faire un nom qui prétendra résister aux menaces de l'oubli. A leur estime, la pierre support d'un texte gravé sert d'investissement à la mémoire⁹⁾.

Fleurs de pierre, fleurs d'airain, les *carmina epigraphica* ne s'abreuvent guère aux fontaines inspirées de l'Hélicon ou du Parnasse, bien qu'on se méprenne en ne mesurant leur force émotionnelle qu'à l'aune de l'impeccabilité prosodique. En termes bien des fois mal assurés qu'ils aiment ennoblir par des emprunts faits aux grands maîtres, Virgile en premier lieu¹⁰⁾, il leur arrive fréquemment de rendre témoignage de la gratitude envers les dieux¹¹⁾ ou du respect à l'égard

⁷⁾ CLE Bücheler 6, 7, 8, 9, 10, 958. On notera qu'Auguste a écrit un éloge en prose et une épitaphe métrique à la mémoire de Drusus (Sueton., *Claud.* 1, 11). Sur le CLE composé par Verginius Rufus pour sa propre tombe: Plin., *Epist.* 6, 10, 4; 9, 19, 1.

⁸⁾ A ce sujet, M. CÉBEILLAC, *Quelques inscriptions inédites d'Ostie*, dans *Mél. Ecol. Franç. Rome* 83 (1971) 39-125, ici pp. 110-111; G. SANDERS, *Une jeune dame de Mevaniola*, dans *Cultura epigrafica dell'Appennino*, Faenza, 1985, pp. 15-70, particul. pp. 26-28.

⁹⁾ M. CORBIER, *L'écriture dans l'espace public romain*, dans *L'Urbs. Espace urbain et histoire*, Rome, 1987, pp. 27-60, ici pp. 48-51; G. SANDERS, *Sauver le nom de l'oubli*, dans *L'Africa Romana*, VI, Sassari, 1989, à paraître. Cf. *infra* n. 146.

¹⁰⁾ Etude fondamentale concernant la technique d'emprunt: R.P. HOOGMA, *Der Einfluss Vergils auf die carmina Latina epigraphica*, Amsterdam, 1959. Y ajouter S. MARINER BIGORRA, «*Loci similes*» virgilianos en epígrafes hispánicas de reciente aparición, dans *Emerita* 28 (1960) 317-326, et surtout P. COURCELLE, *Lecteurs païens et lecteurs chrétiens de l'Enéide*, I, Paris, 1984, ouvrage qui, pour autant qu'il s'occupe des *carmina epigraphica*, donne aux recherches de forme de Hoogma un début d'exégèse de fond (sur l'apport d'*Aen.* 6: pp. 419-522, 731-737); ce dernier trait (l'importance du contenu) se trouve amorcé déjà dans R. BESOUW, *Untersuchungen über den Einfluss der heidnischen auf die Form und Vorstellungswelt der christlichen lateinischen Grabespoesie*, diss. dactyl. Bonn, 1941, pp. 16-38. Quelques récentes études se sont appliquées à mesurer le taux de l'infiltration virgilienne dans la poésie épigraphique: M. MASSARO, *Composizione*

des grands de ce monde¹²). Le plus souvent toutefois, ils traduisent le chagrin que l'âme éprouve devant la tombe d'un être cher¹³). Jamais pour ainsi dire¹⁴), il n'incombe aux inscriptions métriques d'appartenance païenne la mission de proclamer d'autorité les dogmes de la religion ou de la morale.

Tant par la forme versifiée que grâce au langage poétique, imagé, élégiaque, l'inscription métrique tend à éviter la fadeur de la communication biométrique ou administrative en prose pour se hisser au niveau du message personnalisé qui, prêtant à l'émotion banale les atours de la beauté formelle, se charge d'assurer, fût-ce au commun des mortels, la sauvegarde d'un souvenir durable. Le sens commun du discours poétique, l'empreinte auditive, labiale, mémorisante de l'enseignement, les appels de l'expérience humaine la plus déchirante, celle de la mort, ont rapproché l'inscription massmédiate des sources fécondes de la littérature. De la sorte, dans les *carmina Latina epigraphica*, communication et inspiration se rencontrent. Il en résulte une frange culturelle commune où la modeste scolarité¹⁵) se met à frayer avec la poésie d'envol raffiné, sans que celle-ci fasse semblant d'ignorer l'autre. Un tel *accessus ad auctores*, ou si l'on veut, pareil

epigrafica e tradizione letteraria: modalità di presenza virgiliana nelle iscrizioni metriche latine, dans *Ann. Istit. Orient. Napol.* 4-5 (1982-1983) 193-240; M.L. RICCI, P. CARLETTI COLAFRANCESCO & L. GAMBERALE, *Motivi dell'oltretomba virgiliano nei carmina Latina epigraphica*, dans *Atti Convegno Brindisi 1981*, Perugia, 1983, pp. 199-234.

¹²) Pour le domaine non chrétien, voir H. ROTH, *Untersuchungen über die lateinischen Weihgedichte auf Stein*, Giessen, 1935, particul. pp. 34-49 (dédicaces sacrales d'ordre privé); A.B. PURDIE, *Some observations on Latin verse inscriptions*, London, 1935, pp. 111-171. *Infra* n. 25.

¹³) Les empereurs ne manquent pas: p.ex. *CLE* 18, 23, 274, 287, 875, 878, — ni les 'grands commis de l'Etat': p.ex. *CLE* 325, 326, 892, 1920, 2046, 2047, leur gloire dépassant-elle à peine le bourg qui les honore: p.ex. *CLE* 1616, *A.E.* 1946 n. 30-31, 1949 n. 77.

¹⁴) Références récentes: M. CÉBEILLAC-GERVASONI, *Les qualificatifs réservés aux défunts dans les inscriptions publiées et inédites d'Ostie et de Portus*, dans *Zeitschr. Papyr. Epigr.* 43 (1981) 57-62; K. HEENE, *Le siège du chagrin et les blessures de l'âme*, dans *Latomus* 46 (1987) 704-719; *La manifestation sociale de l'expérience du chagrin*, dans *Epigraphica* 50 (1988) 163-177.

¹⁵) Certains graffiti, ou d'autres formes d'épiphénomènes de l'épigraphie, ne sont pas dépourvus de valeur gnomique, plus d'une fois morale: p.ex. *CLE* 33-37, 331, 936, 938, 944, 948, 1863, 1923, 1925, 2054, 2153.

¹⁶) A propos de l'ampleur ou de la minceur de l'alphabétisation, les études se mettent à abonder, avant que ne se conçoive une étude compréhensive. Données sommaires dans SANDERS, *Mevaniola*, o.c., p. 24. Les vues négatives sont plus nombreuses que les estimations positives: p.ex. B.L. ULLMAN, *Illiteracy in the Roman empire*, dans *Class. Journ.* 29 (1933-1934) 127-129; R.P. DUNCAN-JONES, *Age-rounding, illiteracy and social differentiation in the Roman empire*, dans *Chiron* 7 (1977) 333-353; W.V. HARRIS, *Literacy and epigraphy*, dans *Zeitschr. Papyr. Epigr.* 52 (1983) 87-111; J.-M. LASSÈRE, *Pierres fautives et analphabétisme*, dans *Bull. Archéol. Algér.* 7 (1977-1979) [1985] 53-63.

processus de démocratisation de la culture dont les belles lettres n'ont pas omis de profiter à leur tour¹⁶), me paraît être une des valeurs sûres de l'information socio-culturelle à puiser dans la documentation épigraphique du Principat.

Suite aux changements politiques et idéologiques du IV^e siècle, deux composantes d'importance de la société en renouveau ne se cachent pas d'adapter leur attitude envers la forme versifiée du phénomène épigraphique: apparemment les classes dirigeantes la découvrent¹⁷), manifestement l'Église s'en accapare¹⁸). A mesure que les noblesses héréditaires et les grandeurs récemment acquises se confondent grâce au remembrement progressif des fortunes d'influence et d'argent, les anciennes réticences devant un genre d'épitaque dont la forme versifiée dénonçait pour le moins un état civil modeste, se réduisent à néant. Désormais le *carmen* funéraire, se faisant éloge, dithyrambe, discours d'apparat à couler en bronze, à graver dans la

¹⁶) Rien qu'un exemple: Catull. 111, *1 viro contentam vivere solo* ou Propert. 4, 11, 36 *in lapide hoc uni nupta fuisse legar* empruntent à l'épigraphie funéraire l'idéal de l'épouse *univira*: on supposerait difficilement qu'ils le puisent dans certains énoncés de la comédie, tels Plaut., *Merc.* 824 *uxor contenta est, quae bona est, uno viro*, ou Afran., *Epist.* 17, 131 *uno ut simus contentae viro*. Sur l'idéal de l'épouse *univira* prôné par l'épigraphie: J.-B. FREY, *La signification des termes μόνανδρος et «univira»*, dans *Rech. Sc. Relig.* 20 (1930) 48-60; B. KÖTTING, «Univira» in *Inscripfen*, dans *Studia I.H. Waszink*, Amsterdam-London, 1973, pp. 195-206; J. JANSSENS, *Vita e morte del cristiano negli epitaifi di Roma anteriore al sec. VII*, Roma, 1981, pp. 213-214. Autre exemple: les locutions funéraires *s(it) t(ibi) t(erra) l(evis)*, parole d'adieu dont les tombes d'Espagne et de Rome ont multiplié le sigle, ou *o(ssa) t(ibi) b(ene) q(uiescant)*, formule propre aux pierres d'Afrique, ont inspiré bien des *loci* de la littérature: p.ex. Vergil., *Buc.* 10, 33; Tibull. 2, 4, 49-50; 2, 6, 30; Ovid., *Am.* 1, 8, 108; 3, 9, 67-68; *Heroid.* 7, 162; *Ars am.* 3, 740; Martial. 1, 88, 2; 5, 34, 9-10; 9, 29, 11; 10, 61, 6; Juvenal. 7, 207. La brève étude de W. HARTKE, «*Sit tibi terra levis*» *formulae quae fuerint fata*, diss. Bonn, 1901, 69 pp., est à reprendre (*loci* littéraires, pp. 68-69).

¹⁷) Analyses récentes: D. PIKHAUS, *Les origines sociales de la poésie épigraphique latine*, dans *Antiq. Class.* 50 (1981) 637-654; *La poésie épigraphique chrétienne: origines sociales et dimension monumentale*, dans *Actes Xe Congr. Intern. Archéol. Chrét.* 1980, II, Città del Vaticano, 1984, pp. 423-428; *Literary activity in the provinces*, dans *Euphrosyne* 15 (1987) 171-194; *Littérature latine et bourgeoisie municipale*, dans *Studia varia Bruxellensia*, Leuven, 1987, pp. 81-94.

¹⁸) Recherches à poursuivre: G. SANDERS, *De oudchristelijke Latijnse grafscriften en hun lezers*, dans *Handl.* 26e VI. *Filol.-Congr.* 1967, Zellik, 1968, pp. 156-181; *Les chrétiens face à l'épigraphie funéraire latine, dans Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien*, Bucuresti-Paris, 1976, pp. 283-299; *Les inscriptions latines païennes et chrétiennes: symbiose ou métabolisme?*, dans *D'une déposition à un couronnement, 476-800*, Bruxelles, 1977, pp. 44-64; Luigi Bruzza et les inscriptions chrétiennes de Verceil, dans *Atti Convegno Centen. Bruzza* 1984, Vercelli, 1987, pp. 321-343; *La pérennité du message épigraphique*, dans *La terza età dell'epigrafia*, Faenza, 1988, pp. 349-414, particul. pp. 359-386.

pierre¹⁹), masquera à suffisance l'éventuel défaut d'archives familiales, comblera toute absence de lignage ancestral, fera montre du vaste bagage culturel du défunt et de ses proches. Surtout, en tant que portrait-souvenir, l'épithaphe entend assurer aux restes mortels la perpétuation de la survie commémorative: la tombe statufie, texte ineffaçable à l'appui.

Acquis à la nouvelle foi par la grâce divine ou pour raison d'opportunité, les milieux aisés ne s'occuperont guère à traduire en version métrique la substance originale des humbles épithaphe en prose²⁰). Encore que les *carmina* d'irréprochable facture chrétienne ne manquent pas, bien souvent la partie métrique de l'épithaphe ne cesse de s'identifier à tel point aux thématiques traditionnelles qu'elle renvoie toute référence chrétienne au bref *subscriptum* en prose²¹). Dichotomie de l'âme et de l'esprit: la foi et la culture se trouvent condamnées à une cohabitation qui prendra des décennies à se transformer en entente cordiale, ainsi qu'Augustin d'Hippone la concevra.

Vers la fin du III^e siècle, les épithaphe des clercs de l'Église abordent un genre d'écriture poétique où les idées chrétiennes, formulées dans la Bible et les lectures liturgiques, l'emportent sur l'héritage langagier classique, en même temps que la facture rythmique s'y met à prévaloir sur la métrique quantitative traditionnelle²²). Ce courant novateur ne s'imposera pas²³): au IV^e siècle, les *epitaphistae* de

¹⁹) On ne se méprendra pas: la flagornerie grandiloquente dont un Symmaque s'est plaint (*Epist.* 2, 35, 1-2; 3, 44, 1; 4, 30, 3; 4, 42, 1-2) obéit à des règles fort précises; voir A. CHASTAGNOL, *Le formulaire de l'épigraphie latine officielle dans l'Antiquité tardive*, dans *La terza età dell'epigrafia*, Faenza, 1988, pp. 11-65, particul. pp. 41-47, 51-57.

²⁰) Il y a de notables glissements entre le contenu des termes 'épigraphie des chrétiens' et 'épigraphie chrétienne': G. SANDERS, *La mort chrétienne au IV^e siècle*, dans *Miscellanea Historiae Ecclesiasticae*, VI, Warszawa-Bruxelles, 1983, pp. 251-266; surtout C. CARLETTI, «*Epigrafia cristiana*», «*epigrafia dei cristiani*»: *alle origini della terza età dell'epigrafia*, dans *Terza età, o.c.*, pp. 115-135, particul. pp. 115-118, 128-31, 133-135; déjà *Iscrizioni cristiane di Roma*, Firenze, 1986, pp. 12-23.

²¹) A ce sujet, G. SANDERS, *L'épithaphe latine païenne et chrétienne: la synchronie des discours sur la mort*, dans *Acta 8th Intern. Congr. Gr. Lat. Epigr.*, Athens, 1984, pp. 181-218, particul. pp. 199-211; *Pérennité du message, o.c.*, pp. 363-373.

²²) P.ex. *ILCV* 3458 = *CLE* 656 = *ICUR* IV 10183: épithaphe que Severus, diacre du pape Marcellin (*sedit* 295-304), consacre à sa fille Severa, inhumée dans la tombe familiale. Voir P. CARLETTI COLAFRANCESCO, *Note metriche su alcuni epigrammi cristiani di Roma datati*, dans *Att. Accad. Lincei, Cl. Sc. Mor.* 8, 31 (1976) 249-281, particul. pp. 272-280.

²³) Dans ses remarquables études sur la versification latine rythmique, D. Norberg n'a pas négligé la poésie épigraphique, sans qu'il y ait consacré des analyses particulières: ainsi, *L'origine de la versification latine rythmique*, dans *Erano* 50 (1952) 83-90 = *Au seuil du moyen âge*, Padova, 1974, pp. 109-115 (*CLE*: pp. 89-90); *La poésie latine rythmique du*

la hiérarchie ecclésiastique préfèrent s'en tenir aux règles scolaires de la poésie hexamétrique ou du distique élégiaque, tout comme ils se mettent à parer les conceptions eschatologiques chrétiennes des dorures fanées ou repolies de la poésie classique. Le renouveau que l'Église met en branle en matière d'épigraphie métrique, se manifesterait dans un autre domaine, celui de l'inscription sacrée au sens large, de l'éloge martyrologique au sens strict²⁴).

Non pas que le *carmen* religieux ait manqué dans l'épigraphie non chrétienne²⁵). Sur un total d'environ 2500 *carmina* païens qui se prêtent à l'analyse, quelque 500 ou 20% ne sont pas de caractère funéraire, mais en sus des inscriptions honorifiques, des dédicaces profanes et des légendes d'œuvres figuratives, il faut en soustraire encore les nombreuses dizaines de graffiti que les cendres du Vésuve et l'accueil généreux des épigraphistes ont ajoutées au montant des *carmina epigraphica*. Les inscriptions métriques chrétiennes par contre, au total 1700 *carmina* à peu près, ne comptent pas moins de 450 *tituli* non funéraires, ou plus de 25%, tout en ne comportant guère de graffiti versifiés et fort peu de dédicaces honorifiques ou de légendes explicatives de caractère profane²⁶). Manifestement, les dirigeants de l'Église ont fait appel à la *lapidaria Musa*, fût-elle *pedestris*²⁷), dans une mesure et pour des domaines que l'ère païenne n'avait pas jugé convenir au genre de l'épigraphie métrique²⁸).

Acceptant de façon de moins en moins timide l'héritage de la culture

haut Moyen Age, Stockholm, 1954 (CLE: pp. 17, 24, 33, 38); *Introduction à l'étude de la versification latine médiévale*, Stockholm, 1958 (CLE: pp. 46, 54, 94, 101-104, 111, 115-116, 131-132); *Les vers latins iambiques et trochaïques au Moyen Age et leurs répliques rythmiques*, Stockholm, 1988 (pp. 125-132: psaumes d'Augustin d'Hippone et de Fulgence de Ruspe; *infra* n. 102, 107-109).

²⁴) Sur la nouvelle tendance: J. FONTAINE, *Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien*, Paris, 1981, pp. 111-125 (l'œuvre de Damase).

²⁵) P.ex. CLE 1-5.18-28. 212. 217. 227-229. 248-267. 271-274. 849-851. 860-875. 878. 880. 889. 1504-1505. 1519-1520. 1524-1529. 1531. 1800. 1859. 1861. 1909. 2035-2037. 2148. 2151. 2295. *Supra* n. 11.

²⁶) Données bibliographiques des estimations quantitatives: SANDERS, *Mevaniola*, o.c., p. 30 n. 38; *L'onomastique des inscriptions métriques de l'Africa Romana*, dans *L'Africa Romana*, V, Sassari, 1988, pp. 69-85, ici p. 76 n. 16. *Infra* n. 65.

²⁷) *Lapidaria Musa*: Bücheler adn. ad CLE 1786; *Musa pedestris*: adn. ad CLE 116 (syntagme emprunté à Horat., *Serm.* 2, 6, 17; cmp. Quintil., *Instit.* 1, 10, 28 *crassior Musa*); *libertinorum Musa*: adn. ad CLE 1037 et 1988. En effet, bien des CLE se détachent mal du niveau de la prose qui est dite *pedestris*: Horat., *Carm.* 2, 12, 9-10; Quintil., *Instit.* 10, 1, 81; il en était de même de la satire (Auson., *Epist.* 15, 9 MGH, AA: *rudes Camenae*) et surtout de la comédie (Cic., *Orator* 55, 184; 57, 191; Horat., *Serm.* 1, 4, 45-48).

²⁸) Voir SANDERS, *Mevaniola*, o.c., pp. 30-31.

païenne (qu'elle finit par croire investie d'une mission providentiellement propédeutique), l'Église se met à exploiter les richesses de son immense patrimoine, d'origine tant classique que biblique, jusqu'en sa plus infime parcelle, en l'occurrence celle de l'épigraphie versifiée²⁹). Comme celle-ci venait de se libérer des barrières de la banalité plébéienne dans lesquelles les milieux bien pensants l'avaient longuement confinée, l'Église chargée elle-même de l'annonce de la Parole, n'a pas tardé à se servir à son tour des possibilités, largement insoupçonnées jusqu'alors, de la parole gravée massmédiate. En effet, l'institut ecclésial chrétien était le premier à prendre en charge l'éducation religieuse de toutes les couches de la population: refusant les prérogatives de la naissance, de la condition civile, de la fortune, de l'intelligence, du pouvoir, l'Église ne veut connaître que l'élection de l'appel divin, de la grâce sacramentelle et de la réponse humaine³⁰). Bien que son histoire ne soit ni idyllique ni exempte des faiblesses de ce monde, l'Église chrétienne est la première à imposer des dogmes absolus et immuables dont elle se proclame la seule dépositaire³¹). Elle est la première à fonder le comportement des fidèles sur les bases autoritaires d'une doctrine de vérité qui prétend en outre disposer des clefs du pardon et du rejet³²). De même encore, elle est la première à s'acquérir des édifices culturels qui ouvrent de nouveaux horizons à la

²⁹) A ce propos délibérément limité, G. SANDERS, *Verwantschap en vervreemding in de Latijnse carmina epigraphica*, dans *Handl. Zuidned. Maatsch.* 22 (1968) 345-365, ici pp. 356-364; *Chrétiens face à l'épigraphie, o.c.*, pp. 291-298; *Symbiose ou métabolisme, o.c.*, pp. 55-61; *Synchronie des discours, o.c.*, pp. 196-201, 203-211; *Pérennité du message, o.c.*, pp. 361-373.

³⁰) S'il y a loin de la limpide coupe des principes évangéliques aux lèvres mal essuyées de la réalité quotidienne, l'idée de l'irréversible renouveau spirituel appartient aux structures maîtresses du message chrétien: p.ex. A.D. NOCK, *Conversion*, Oxford, 1933, pp. 11-15, 213-221; K. PRÜMM, *Christentum als Neuheitserlebnis*, Freiburg i.Br., 1939, pp. 63-72, 110-124, 172-183; G.B. LADNER, *The idea of reform*, Cambridge Mass., 1959, pp. 32-34, 49-62, 284-297. Dans les épitaphes chrétiennes le portrait du défunt se renouvelle: Ch. PIETRI, *Christiana tempora: une nouvelle image de l'homme*, dans *Crist. Stor.* 6 (1985) 221-243, particul. pp. 225-231; *La Bible dans l'épigraphie de l'Occident latin*, dans *Le monde latin antique et la Bible*, Paris, 1985, pp. 189-205, en particulier pp. 201-205.

³¹) Aux yeux du chrétien, la vérité absolue de la Révélation et l'historicité de l'action rédemptrice sont plus importantes que le taux d'originalité de la foi ou les performances de la vie religieuse communautaire et personnelle. Voir H.-I. MARROU, *Décadence romaine ou Antiquité tardive?*, Paris, 1977, pp. 42, 54-55, 73-74.

³²) L'obsession de la conscience pécheresse se manifestera à foison dans l'épigraphie funéraire du (Haut) Moyen Age: M.H. HENGSTL, *Totenklage und Nachruf in der mittellateinischen Literatur*, Würzburg, 1936, pp. 23-26, 117-118; SANDERS, *Pérennité du message, o.c.*, pp. 387-401.

pratique spirituelle des communautés³³): assemblées nombreuses réunies autour du service de la Parole et des sacrements, liturgies envoûtantes nourries par les lectures bibliques, les hymnes de louange et l'éloquence des homélies, mais aussi vastes espaces éclairés dont les pavements et les parois se prêteront à merveille tant à la représentation figurative en fresques et mosaïques qu'à la parole écrite, peinte, gravée³⁴). Elle est la première enfin à offrir à ses défunts des cimetières communautaires³⁵), *sub divo* ou dans le sous-sol en tuf de Rome ou ailleurs, plus tard entre les murs des sanctuaires, où de nouveau les surfaces disponibles autant que l'ambiance mystérieuse du lieu invitent à la proclamation épigraphique de la foi, de la vénération et de l'éternel souvenir³⁶).

L'épigraphie ne se confine pas à être la science des supports durables de l'écriture ni même à assumer, en premier lieu, l'étude des paléographies successives des *lapidariae litterae*, quelque instructive que soit l'analyse des techniques y afférentes³⁷). On ne saurait dire non plus que l'inscription ne doit l'importance de sa force médiatique qu'à l'insignifiance ou la rareté d'autres moyens communicationnels. Copie unique, partant inaltérable de forme et de contenu³⁸), inamovible d'emplacement, donc aisément repérable, mainte inscription passe du niveau quelconque de l'écrit à celui, imposant, respectable du monument. Non seulement elle communique de la sorte à la nature éphémère des paroles la persistance matérielle de leur support, mais par

³³) Dans le domaine païen, sur les lieux interdits pour raison religieuse: p.ex. F. CASSOLA, *Livio, il tempio di Giove Feretrio e l' inaccessibilità dei santuari in Roma*, dans *Riv. Stor. Ital.* 82 (1970) 5-31. Le caractère accueillant des églises chrétiennes: p.ex. Luce PIETRI, *Pagina in pariete reserata: épigraphie et architecture religieuse*, dans *Terza età, o.c.*, pp. 137-157, ici pp. 143-144, 147-148, 150-157.

³⁴) Louanges épigraphiques de la lumière et des splendeurs dorées: G. SANDERS, *Licht en duisternis in de christelijke grafchriften*, Brussel, 1965, pp. 807-826. Sur les *votivi tituli* en général, récemment Luce PIETRI, *o.c.*, pp. 141-157 (motivation et message).

³⁵) Voir L. REEKMANS, *Spätromische Hypogea*, dans *Studien Fr. W. Deichmann*, II, Mainz, 1986, pp. 11-37, en particulier pp. 32-37.

³⁶) A ce sujet, SANDERS, *Bruzza, o.c.*, pp. 324-326.

³⁷) Petron. 58, 7 *lapidarias litteras scio*; cmp. 29, 1 *quadrata littera scriptum*. Importance des techniques de la gravure: G. SUSINI, *The Roman stonecutter*, Oxford, 1973, pp. 9-38; *Epigrafia romana*, Roma, 1982, pp. 60-87; *Paralipomeni di epigrafia*, dans *Epigraphica* 44 (1982) 109-121, ici pp. 110-111, 118-121; *Compitare per via*, dans *Alma Mater Studiorum* 1 (1988) 105-116, particul. pp. 106-108.

³⁸) Voir CORBIER, *o.c.*, pp. 40-41. Bien qu'elle ne sorte pas toujours des avatars de l'*ordinatio* (bel exemple: Sid. Apoll., *Epist.* 3, 12, 5 *vide ut vitium non faciat in marmore lapidicida*), à l'époque l'inscription a l'avantage de ne pas souffrir de la négligence coutumière des copistes: à ce propos, p.ex. Quintil., *Instit.* 1, 3 (dédic.); 7, 2, 24; Symmach., *Epist.* 1, 24; Hieron., *Epist.* 71, 5.

le choix judicieux de ses thèmes — légalité, gratitude, hommage, mémoire — elle imprègne les faits passagers de l'histoire quotidienne d'un sens d'éternel destin³⁹). Aussi, plus que facture et autant que message, l'inscription se fait privilège personnel et conscience sociale, — tous deux facteurs dont le taux d'efficacité se mesure tant à l'accessibilité permanente du monument que, surtout, aux traits qui engagent l'attention: prestige du lieu, affluence des foules, attirance de l'ensemble support, lisibilité du texte, originalité de la formule⁴⁰).

Toutefois, l'attention d'un public lecteur, du *viator*, du *lector*, est une denrée chère au point qu'on n'oserait prétendre que la facture versifiée d'un texte épigraphique suffit à lui assurer une viabilité hors du commun. En effet, maintes fois le *carmen* n'occupe qu'une place mineure dans l'ensemble de la présence monumentale, voire de la communication gravée. Souvent aussi, il étale une médiocrité de prosodie, de langue, de contenu qui le relègue d'emblée aux bas-fonds de l'écriture dite littéraire. D'autre part, rien que la rareté des *CLE* (pas plus de 1,5% du dossier épigraphique latin, ou quelque 4500 sur 300000) leur sert de signature distinctive. Mais ce qui importe: il s'avère de plus en plus qu'ils aient une autonomie propre qui fait contrepoids à leur évidente infériorité littéraire comparative⁴¹), et surtout, ils font entendre la voix fluette d'une culture popularisée que le vaste chœur des belles lettres n'aurait jamais permis d'écouter⁴²).

Rien n'invite cependant à faire assumer aux *carmina epigraphica* quelque rôle de sous-courant littéraire ou d'émancipation culturelle orchestrée. Funéraires pour la large plupart, ils forment autant d'îlots de chagrin et de regrets, sincères ou de convenance, que l'attention érudite a changés en archipel à explorer⁴³). La découverte, pour

³⁹) Remarques pertinentes à ce sujet: SUSINI, *Compitare*, o.c., pp. 106, 109-111, 113.

⁴⁰) A ce propos, G. SANDERS, *Texte et monument: l'arbitrage du musée épigraphique*, dans *Il museo epigrafico*, Faenza, 1984, pp. 85-118, ici pp. 95-102; CORBIER, o.c., pp. 42-46. Un exemple *e contrario*: Caligula fit afficher une loi fiscale de telle façon qu'il n'y avait guère moyen d'en prendre connaissance, augmentant ainsi les contraventions profitables au Trésor: Sueton., *Caius* 41, 1 *minutissimis litteris et angustissimo loco*.

⁴¹) Récemment, P. COLAFRANCESCO, *Un problema di convivenza: epigrafia e poesia*, dans *Invigil. lucern.* 7-8 (1985-1986) 281-299, en particul. pp. 284-285, 290-292, 297-299; en ce sens déjà MASSARO, *Composizione*, o.c., pp. 202-203.

⁴²) P.ex. SANDERS, *Mevaniola*, o.c., pp. 23-36, 54-59.

⁴³) Depuis le premier aperçu compréhensif de l'édition scientifique des *CLE* Bücheler[-Lommatszsch] (1895, 1897, [1926]), celui de J. TOLKIEHN, *Die inschriftliche Poesie der Römer*, dans *Neu. Jhrb. Klass. Altert.* 4, 7-8 (1901) 161-184 [rééd. abrég. dans G. PROHL ed., *Das Epigram*, Darmstadt, 1969, pp. 113-136], on a mis du temps et du chemin à exploiter les ressources historiques et 'mentalitaires' des inscriptions latines versifiées. Une étude tous azimuts du dossier exhaustif de l'épigraphie métrique chrétienne

l'époque de la République finissante et du Principat, est souvent celle de l'humble destin éprouvé par la mort⁴⁴). A l'heure chrétienne par contre, dès la fin du IIIe siècle, pour diverses raisons d'affirmation politique, de mobilité sociale ascensionnelle et d'appréciation remise à neuf du genre commémoratif, la clientèle de l'épigraphie métrique se met à changer. Il s'ensuit que le marché de l'offre et de la demande se modifie sensiblement, encore qu'il semble s'agir plutôt d'un rachat de bonnes affaires que d'une mise au rabais. Ainsi, la bourgeoisie montante et le clergé de rang respectable se côtoient, s'ils ne se confondent. De même, tout au long des inscriptions de pure source chrétienne (dont le nombre n'a rien d'une croissance explosive⁴⁵), les *tituli* à thèmes invétérés se maintiennent, tout en se pénétrant de façon quasiment imperceptible de connotations chrétiennes. Enfin, à l'encontre de la religion officielle d'antan, et dans une mesure qu'aucun culte autochtone ou oriental de l'époque n'a atteinte⁴⁶), la foi nouvelle se saisit de la communication inscriptionnelle pour incorporer la Parole de l'Esprit dans la matière durable des sanctuaires⁴⁷).

En l'occurrence, prières ou dédicaces, parénèses ou transcriptions bibliques⁴⁸), quelque ambitieuses qu'en soient l'intention et la forme,

(latine, et grecque s'il se peut), y compris l'analyse en la matière des concomitances, des osmose et des métabolismes du IVe siècle, se fait encore attendre.

⁴⁴) Il arrive que la douleur se passe d'atours élégiaques: p.ex. *CIL* XII 2033 *scribsimus non grandem gloriam sed dolum filiorum: tres filios in diebus XXVII hic posuimus* (Vienne, IVe-Ve s., peut-être chrét.). Etude exemplaire du genre: J.-M. LASSÈRE, *Sentiments et culture d'après les épitaphes latines d'Afrique*, dans *Bull. Assoc. Budé* 4, 2 (1965) 209-227.

⁴⁵) Non comptées les inscriptions dépourvues d'office de tout ingrédient d'origine païenne (éloges martyrologiques, dédicaces de sanctuaires cc. ss.), il y a au total quelque 130 *carmina* de pur caractère chrétien. Par ailleurs, de l'époque fin IIIe-début Ve s., il nous reste env. 85 *CLE* de provenance païenne.

⁴⁶) De notables exceptions invitent à nuancer toute assertion négative: p.ex. la fameuse inscription hymnique peinte sur les parois du mithréum de Sainte-Prisque à Rome: M.J. VERMASEREN & C.C. VAN ESSEN, *The excavations in the Mithreum of the church of Santa Prisca in Rome*, Leiden, 1965, pp. 187-240; découverts récemment dans les environs de *Carthago Nova*, une demi-douzaine de *CLE*, à dater du milieu du I^{er} siècle de notre ère jusqu'au IIIe, composés en l'honneur des Nymphes, d'Esculape et des divinités phrygiennes: A.U. STYLOW & M. MAYER OLIVÉ, *Los tituli de la Cueva Negra*, dans *La Cueva Negra de Fortuna (Murcia) y sus tituli picti*, Murcia, 1987, pp. 191-235.

⁴⁷) On a fait remarquer que les époques fortes des activités de construction s'accompagnent d'une documentation épigraphique amplement nourrie: P.-A. FÉVRIER, *Paroles et silences*, dans *L'Africa Romana*, IV, Sassari, 1987, pp. 167-192, ici pp. 173-178; ainsi, en Afrique, les inscriptions attestent abondamment les développements de la (re)construction: *ibid.*, pp. 179-183.

⁴⁸) Intégrées dans l'aménagement du sanctuaire, les citations et allusions bibliques, peintes ou gravées, en mosaïque ou sous forme figurative, ajoutent aux intentions pastorales les attraits de l'environnement décoratif: PIETRI, *Bible dans l'épigraphie, o.c.*, pp. 194-198.

les inscriptions de caractère sacré s'enferment dans les limites du lieu et de l'époque en cours, — îlots à leur tour de beauté figée, de louange muette, d'exhortation éteinte. Il en est des paroles sacrées comme des cimetières chrétiens: le corps de pierre ne prend vie que sous le toucher de l'âme attentive. En ce sens aussi, le climat spirituel du phénomène épigraphique séculaire a changé de latitude: moins d'étalage public et d'indifférence, plus d'intégration communautaire et de sollicitude; moins de tolérance et de sourde résignation, plus de certitude imposée et de vive espérance⁴⁹). D'ailleurs, déjouant la limite restreignante du temps grâce à leur support matériel durable, les inscriptions, les *carmina* en premier lieu, arriveront à supprimer également celle de l'espace⁵⁰), dès le jour où les visiteurs étrangers d'occasion, puis les pèlerins assidus les transcriront pour en répandre le contenu aux quatre vents de la chrétienté⁵¹).

Bien que les inscriptions métriques soient à même de braver de la sorte la fugacité des paroles d'occasion, il n'en résulte nul glorieux envol de la poésie chrétienne. Les auteurs, anonymes pour la plupart, inconnus en littérature même s'ils font mention de leur nom, gens

⁴⁹) A ce propos, deux notes. *Primo*, les rubans de tombes qui bordent les routes d'accès aux portes des centres urbains (éloquente, l'épithaphe d'un *sevir* d'Industria en Ligurie: CIL V 7464 = ILS Dessau 6746 *positus propter viam ut dicant praeterientes: Lolli, ave*) ne sauraient faire oublier qu'au cours du Principat, les riches sépultures s'érigeaient sous forme de mausolées fermés ou d'enclos protégés, accessibles aux seuls familiers: voir W. ECK, *Römische Grabinschriften*, dans *Römische Gräberstrassen*, München, 1987, pp. 61-83, ici pp. 61-63. *Secundo*, la notion *spes*, vocable et contenu (*Spes*, dernière déesse qui resta sur terre: Ovid., *Pont.* 1, 6, 29-30; cmp. A.L. 415, 1 Riese *spes dulce malum*), telle qu'en font mention les épithaphe, mérite une étude 'contrastive' qui fait le départ entre le témoignage païen et celui des chrétiens.

⁵⁰) On dirait que le message funéraire épigraphique s'enchaîne délibérément au lieu pour qu'il y franchisse les limites du temps. Remarque récente, au sujet des tombes de l'Égypte de haute époque, aisément applicable à la sépulture romaine: J. ASSMANN, *Schrift, Tod und Identität*, dans *Schrift und Gedächtnis*, München, 1983, pp. 64-93, particul. pp. 65-71.

⁵¹) Un exemple d'une exceptionnelle clarté: CLE 982, 3-6 (= A. GARZETTI, *Inscr. Ital.* 10, 5, 1, Roma, 1984, n° 1128; env. de Brescia, époque de Catulle) *perlege, cum in patria(m) tulerit te dextera Fati, | ut requietus queas dicere saepe tuis: | finibus Italiae monumentum vidi Voberna'* etc. Recueil précieux: G. WALSER, *Die Einsiedler Inschriftensammlung und der Pilgerführer durch Rom*, Wiesbaden-Stuttgart, 1987, pp. 13-141 (80 inscriptions de Rome, parmi lesquelles 13 *carmina*, dont nous devons la moitié au seul *Codex Einsidlensis* 326). Un cas d'opportune illustration: l'épithaphe métrique de Monique, la mère d'Augustin, ensevelie à Ostie, n'était connue que grâce aux transcriptions qu'en avaient faites les pèlerins du Moyen Âge (= DE ROSSI, *ICUR* II 252 n. 2, 267 n. 16, 273 n. 2, 290 n. 7; A.L. 670 Riese): en 1945, des enfants en découvrirent la partie gauche (= A.E. 1948 n. 44; *ILCV Suppl.* Moreau-Marrou n. 91); à ce propos, P. BROWN, *Augustine of Hippo*, London, 1967, pp. 130-131; déjà R. MEIGGS, *Roman Ostia*, Oxford, 1960, p. 400.

d'Eglise dont l'intensité de la conviction chrétienne aura facilement surpassé celle du talent poétique⁵²), n'ont pas prétendu faire œuvre littéraire. Cependant, leur choix de la formule épigraphique versifiée répondait à la vogue de l'époque: l'énoncé épigrammatique, les contraintes du mètre, les échos vagues ou prononcés du discours poétique d'antan⁵³) ont assuré à la nouveauté du contenu les garanties d'une forme massmédiate longuement éprouvée. En l'occurrence, la parole n'est pas au service de la beauté poétique mais de la force persuasive durable.

Même si à l'encontre du niveau de la poésie épigraphique païenne, les auteurs de renom ne manquent pas aux inscriptions métriques chrétiennes, la valeur littéraire de leur œuvre n'est guère imputable aux *carmina epigraphica* que nous leur devons, exception faite pour Damase⁵⁴) et, peut-être, pour les poèmes réputés épigraphiques de Venance Fortunat⁵⁵), auxquels écrivains on hésitera d'ajouter Paulin de

⁵²) Cmp. Apul., *Flor.* 20, 6 *Apuleius vester haec omnia novemque Musas pari studio colit, maiore scilicet voluntate quam facultate*: en l'occurrence modestie d'usage mais qui, pour le cas des *epitaphistae* (Sid. Apoll., *Epist.* 1, 9, 7), reste largement inférieure à la réalité.

⁵³) Les méthodes mnémotechniques de l'enseignement de l'époque ont créé d'amples provisions de réminiscences (cf. Tacit., *Dial. orat.* 20, 5 *poeticus decor ... ex Horatii et Vergilii et Lucani sacrario prolatus*; surtout Quintil., *Instit.* 2, 7, 2; 2, 7, 4 *sponte et ex reposito velut thesauro se offerentibus*), des réserves diffuses de lambeaux poétiques: R. LAMACCHIA, *Dall'arte allusiva al centone*, dans *Atene e Roma* 3 (1958) 193-216, particul. pp. 193-196; MASSARO, *o.c.*, pp. 220-224. *Infra* n. 143.

⁵⁴) Voir C. STORNAIOLO, *Osservazioni letterarie e filologiche sugli epigrammi damasiani*, dans *Stud. Doc. Stor. Diritt.* 7 (1886) 13-32; S. PRICOCO, *Valore letterario degli epigrammi di Damaso*, dans *Miscell. Stud. Lett. Crist. Antic.* 4 (1953) 19-40; G. BERNT, *Das lateinische Epigramm im Übergang von der Spätantike zum frühen Mittelalter*, München, 1968, pp. 55-63; S. ROCCA, *Memoria incipitaria negli epigrammi di papa Damaso*, dans *Vet. Christ.* 17 (1980) 79-84; J. FONTAINE, *Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien*, Paris, 1981, pp. 111-125; *Damase poète théodosien: l'imaginaire poétique des Epigrammata*, dans *Saecularia damasiana*, Città del Vaticano, 1986, pp. 113-145; G. SANDERS, *Une visée massmédiate d'Augustin*, dans *Fructus centesimus. Mélanges G.J.M. Bartelink*, Steenbrugge-Dordrecht, 1989, pp. 297-313, ici pp. 303-305.

⁵⁵) Au sujet des *carmina* dits épigraphiques: F.E. CONSOLINO, *Ascesi e mondanità nella Gallia tardoantica*, Napoli, 1979, pp. 120-121; G. SANDERS, *Le dossier quantitatif de l'épigraphie latine versifiée*, dans *Antiq. Class.* 50 (1981) 707-720, ici pp. 710-711; *Onomastique Africa, o.c.*, pp. 75-77 et n. 19 (exemples de *CLE* littéraires dont l'authenticité épigraphique s'est avérée grâce à des découvertes archéologiques récentes); L. PIETRI, *La ville de Tours du IV^e au VI^e siècle*, Roma, 1983, pp. 817-830; *Une nouvelle édition de la sylloge martinienne de Tours*, dans *Francia* 12 (1984) 621-631 (à propos de F.J. GILARDI, *The Sylloge Epigraphica Turonensis de S. Martino*, diss. Washington, 1983, Ann Harbor, Mich.: 23 *carmina* que l'éditeur tient pour *tituli* authentiques); *Pagina, o.c.*, pp. 137-140. — De façon généreuse, E. LE BLANT, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, I-II, Paris, 1856-1865, a recueilli une soixantaine de *carmina* dus à Venance Fortunat, de même que quelques autres de la main de Paulin de Nole, de

Nole⁵⁶) ou Ennode de Pavie⁵⁷). Les auteurs qui dominent de tout l'élan de leur envergure l'âge d'or des lettres latines chrétiennes⁵⁸), n'ont pas dédaigné eux non plus de répondre à l'appel de l'épigraphie massmédiate, encore que leur œuvre n'y gagnât aucun surcroît de prestige. Ambroise de Milan qui sut donner à la poésie hymnique des traits qui modèleront le visage futur de toute la poésie occidentale, est l'auteur d'un certain nombre d'inscriptions versifiées, de facture classique, funéraires et surtout sacrales⁵⁹), qui ne dépassent guère le niveau habituel du genre. Prudence que le Moyen Age a aimé tenir

Paulin de Périgueux, de Sidoine Apollinaire. Sur l'authenticité douteuse de LE BLANT, *o.c.*, nos 92-161 (dont quelques *carmina*): L. PIETRI, *Les faux de La Chapelle-Saint-Eloi (Eure)*, dans *Bull. Soc. Antiq. France* (1970) 229-247. — Même largesse d'accueil dans P. MONCEAUX, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, dans *Rev. Archéol.* 4, 7 (1906) 177-192, 260-279, 461-475: parmi les nos 153-193, une vingtaine de *carmina* dus à Luxorius (les nos 167-168, 170-173, 176-177) et à d'autres poètes de la cour vandale; à leur propos, M. ROSENBLUM, *Luxorius. A Latin poet among the Vandals*, New York-London, 1961, p.ex. p. 223 (MONCEAUX, *o.c.*, n° 176); BERNT, *o.c.*, pp. 107-115 (réticences au sujet du caractère épigraphique; p.ex. A.L. RIESE 203 = MONCEAUX, *o.c.*, n° 165; A.L. 312-313); M. CHALON e.a., *Memorable factum*, dans *Antiq. Afric.* 21 (1985) 207-262 (MONCEAUX, *o.c.*, nos 157-162, 165-166, et A.L. 376 Riese); H. HAPP, *Luxorius*, II, Stuttgart, 1986, pp. 268-270 (MONCEAUX, *o.c.*, n° 170), 341-352 (Monc. n° 176), 355-359 (Monc. nos 167-168).

⁵⁶) Paul. Nol., *Epist.* 32, *CSEL* 29, pp. 275-301, nous a conservé 28 *carmina* déjà exécutés sous forme épigraphique ou à faire. A ce sujet, A. FERRUA, *Cancelli di Cimitile con scritte bibliche*, dans *Röm. Quart. Christ. Archäol.* 68 (1973) 50-68 (en prose); *Le iscrizioni paleocristiane di Cimitile*, dans *Riv. Archeol. Crist.* 53 (1977) 105-136, ici pp. 105-107 (un *CLE*, censé littéraire, 'authentifié' par découverte archéologique: Paul. Nol., *Carm.* 30, 2, *CSEL* 30, p. 307 = DE ROSSI, *o.c.*, II, p. 189 n. 2); FONTAINE, *Naissance*, *o.c.*, p. 123; L. PIETRI, *Pagina*, *o.c.*, p. 137.

⁵⁷) Finale importante de l'épithaphe d'Ennodius, évêque de Pavie (+ AD 521): *ILCV* 1046, 17-18 = *CLE* 1368 *templa Deo faciens ymnis decoravit et auro, / et paries functi dogmata nunc loquitur*. Il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'Ennod., *Carm.* 77-88, *CSEL* 6, pp. 581-587.

⁵⁸) Env. AD 370-430. Voir p.ex. G. BARDY, *L'Église et les derniers Romains*, Paris, 1948, pp. 18-34 (les trois centres culturels du monde romain: Milan, Hippone, Bethléhem); M. FUHRMANN, *Die lateinische Literatur der Spätantike*, dans *Ant. u. Abendl.* 13 (1967) 56-79 (apogée d'Ambroise à Augustin).

⁵⁹) Sûrement de sa main, *ILCV* 1800 = *CLE* 906, *ILCV* 1841 = *CLE* 908, *ILCV* 2165 = *CLE* 1421; références récentes: BERNT, *o.c.*, pp. 63-64; FONTAINE, *Naissance*, *o.c.*, pp. 124-125. Sur les 21 inscriptions de 2 hexamètres chacune qui auraient servi de légendes aux fresques de scènes bibliques dans la *basilica ambrosiana*: DE ROSSI, *ICUR*, II, *o.c.*, p. 184 («inter veteres inscriptiones locum iure postulant»); *I versi attribuiti a S. Ambrogio sottoposti alle pitture di scene bibliche nelle pareti della sua basilica in Milano*, dans *Bull. Archeol. Crist.* 5, 3 (1892) 152-154; S. MERKLE, *Die ambrosianischen Tituli*, dans *Röm. Quart. Christ. Archäol.* 10 (1896) 185-222 (tenus pour authentiques); C. WEYMAN, *Die tituli des hl. Ambrosius zu den Gemälden der Mailänder Basilika*, dans *Zeitschr. Österr. Gymnas.* 59 (1908) 699-704 = *Beiträge zur Geschichte der christlich-lateinischen Poesie*, München, 1926, réimpr. Hildesheim, 1975, pp. 37-42 (authenticité épigraphique); BERNT, *o.c.*, pp. 64-68 (doutes).

pour le Virgile chrétien, n'a pas brillé de toute sa verve poétique dans le *Dittochaeon* dont le caractère épigraphique s'avère plus ou moins établi⁶⁰). Jérôme auquel on ne saurait reprocher un amour excessif des belles lettres⁶¹), a écrit toutefois à Bethléhem d'honorables épitaphes métriques, à la mémoire de Paula⁶²), dont le texte trouvera des échos tant en Italie qu'en Espagne⁶³). Par conséquent, on doutera qu'en matière de poésie dite monumentale, Augustin d'Hippone ait cueilli des fleurs sur l'Hélicon auxquelles vers la même époque l'insipide Symmaque eut encore l'heur de rêver (*Epist.* 4, 18, 1).

De l'Afrique latine, païenne et chrétienne, il nous est échu une abondante moisson de *carmina* épigraphiques, portant témoignage de l'inépuisable vivacité de la vie culturelle en général, tout autant que de l'étonnante diversité des *tituli* en particulier⁶⁴). Parmi environ 630 *CLE*,

⁶⁰) Le *Dittochaeon* compte 49 tétrastiques qui auraient servi de didascalies à autant de scènes bibliques ornant les parois d'un sanctuaire. Jugement positif de la forme épigraphique: S. MERKLE, *Prudentius' Dittochaeum*, dans *Festschr. 1100 jähr. Jubil. Campo Santo Rom*, Freiburg i. Br., 1897, pp. 33-45; J.P. KIRSCH, *Le Dittochaeum de Prudence et les monuments de l'Antiquité chrétienne*, dans *Att. II. Congr. Internaz. Archeol. Crist.*, Roma, 1902, pp. 127-131; R. PILLINGER, *Die Tituli historiarum oder das sogenannte Dittochaeon des Prudentius*, Wien, 1980, pp. 12-18.

⁶¹) Malgré le rejet qu'on croirait définitif: *daemonum cibus est carmina poetarum, saecularis sapientia, rhetoricorum pompa verborum* (*Epist.* 21, 13), Jérôme ne sut faire abandon des auteurs classiques, ce qui lui vaut le fameux reproche du Juge suprême: *Ciceronianus es, non Christianus* (*ibid.*, 22, 30). Ouvrage fondamental: H. HAGENDAHL, *Latin Fathers and the classics*, Göteborg, 1958, particul. pp. 269-328, auquel on ajoutera du même auteur: *Jerome and the Latin classics*, dans *Vig. Christ.* 28 (1974) 216-227, et *Von Tertullian zu Cassiodor*, Göteborg, 1983, pp. 88-91. Références complémentaires: C. TIBILETTI, *Cultura classica e cristiana in S. Girolamo*, dans *Salesianum* 11 (1949) 97-117; E. BASABE, *San Jerónimo y los clásicos*, dans *Helmantica* 2 (1951) 161-192; P. ANTIN, *Touche classiques et chrétiennes juxtaposées chez saint Jérôme*, dans *Rev. Philol.* 34 (1960) 58-65 = *Recueil sur saint Jérôme*, Bruxelles, 1968, pp. 47-57; R. GODEL, *Réminiscences de poètes profanes dans les Lettres de saint Jérôme*, dans *Mus. Helv.* 21 (1964) 65-70; B.R. VOSS, *Vernachlässigte Zeugnisse klassischer Literatur bei Augustin und Hieronymus*, dans *Rhein. Mus.* 112 (1969) 154-166.

⁶²) Hieron., *Epist.* 108, 33 (AD 404; 5 vv. sur la tombe, 6 vv. sur la porte de la chambre funéraire). Il est remarquable d'y lire: *exegi monumentum aere perennius* (Horat., *Od.* 3, 30, 1), *quod nulla destruere possit vetustas* (cmp. Ovid., *Met.* 15, 871-872 ... *opus exegi quod... / nec poterit ... abolere vetustas*); *incidi elogium sepulcro tuo*: suivent les deux *CLE*. Le bref paragraphe *Epist.* 108, 34 ne contient que les données biométriques de la défunte, comme s'il faisait fonction de *subscriptum* en prose des inscriptions funéraires précitées. Voir HAGENDAHL, *Latin Fathers*, o.c., p. 247; FONTAINE, *Naissance*, o.c., p. 125.

⁶³) *ILCV* 1235 = *CLE* 788, de Atripalda, Campanie, tombeau d'un diacre, VIe siècle; *ILCV* 1647 = *CLE* 789 = Vives, *ICERV*² n. 280, de Frejenal (env. de Séville), tombe d'un abbas.

⁶⁴) A ce sujet, récemment, E. COURTNEY, *Observations on the Latin Anthology*, dans *Hermathena* 129 (1980) 37-50 (à propos de *A.L.* 210-214 Riese = MONCEAUX, *Enquête*, o.c., n°s 158-162); N. DUVAL, *L'épigraphie funéraire chrétienne d'Afrique: traditions et ruptures, constantes et diversités*, dans *Terza età*, o.c., pp. 265-314.

dont 30% de provenance chrétienne⁶⁵), l'apport d'Hippo Regius ne passe pas sans se faire remarquer⁶⁶). N'étant qu'un site plutôt modeste parmi près de 200 autres auxquels nous devons des inscriptions versifiées ou censées telles, il compte à lui seul une dizaine de spécimens, deux d'appartenance païenne⁶⁷), huit d'origine chrétienne dont trois seraient dus à Augustin.

L'un de ces derniers *carmina*, une épitaphe de huit hexamètres dactyliques consacrée, sous forme d'acrostiche, à la mémoire du diacre Nabor que les Donatistes venaient d'assassiner, est attribué à Augustin par le seul manuscrit qui nous l'a transmis, sans qu'il y ait lieu ou moyen d'en contester l'autorité: éloge martyrologique plutôt qu'inscription funéraire courante, il fait manifestement partie de l'arsenal persuasif qu'Augustin a mis en œuvre pour recouvrer le terrain que maint évêché d'Afrique avait perdu aux tenants du schisme⁶⁸).

Un autre *titulus*, nous est connu par la *Vita Augustini* due à l'évêque de Calama, Possidius, témoin hors pair étant commensal et ami d'Augustin⁶⁹). Celui-ci, présidant les repas pris en commun par les clercs de son entourage, prévint ou refréna toute envie de méchant commérage en affichant dans le *triclinium* un distique élégiaque d'allure gnomique dont le ton péremptoire n'impressionne pas moins que ne surprennent les multiples échos littéraires⁷⁰).

⁶⁵) Sur la répartition des *CLE* en Afrique: SANDERS, *Règle d'or* (étude citée *infra* n. 70), pp. 543-545; *Onomastique Africa*, o.c., pp. 75-80; *Visée massméditerranéenne*, o.c., pp. 298-299.

⁶⁶) Prospérité matérielle et richesse culturelle de l'Hippone romaine, attestées par l'urbanisme monumental: E. MAREC, *Hippone la Royale, antique Hippo Regius*, Alger, 1954², pp. 24-29.

⁶⁷) Au nombre mentionné dans SANDERS, *Règle d'or*, o.c., pp. 544-545, j'ajoute l'inscription publiée par E. MAREC, *Monuments chrétiens d'Hippone, ville épiscopale de saint Augustin*, Paris, 1958, p. 240 = *A.E.* 1958 n. 301 (probabl. païenne), dont la formule *infans innocens sine delictu solutus* suggère une cadence rythmique dactylique.

⁶⁸) A ce sujet, G. SANDERS, *Une visée massméditerranéenne d'Augustin: L'acrostiche épigraphique du diacre martyr Nabor*, dans *Fructus centesimus. Mélanges Gerard J.M. Bartelink*, Steenbrugge-Dordrecht, 1989, pp. 297-313.

⁶⁹) L'inscription métrique: Possidius, *Vita Augustini*, 22, 6, éd. A.A.R. Bastiaensen, Milano, 1975, pp. 188-189.

⁷⁰) A ce propos, G. SANDERS, *Une règle d'or à graver: Saint Augustin et l'épigraphie métrique*, dans *Atti Congr. Intern. S. Agostino* (Roma 1986), Roma, 1987, pp. 541-550. — Réminiscences classiques: *ibid.*, pp. 547-548. Pour l'incipit du distique *quisquis amat*: ajouter aux références épigraphiques des *loci* littéraires tels que Propert. 4, 5, 77 (voir Z. POPOVA, *Influence de Propertius sur [les] carmina Latina epigraphica*, dans *Ann. Univ. Sofia, Fac. Lettr.* 67, 1 [1973] 55-118, ici pp. 102-103); Ovid., *Rem. am.* 579; cmp. Plin., *Epist.* 4, 27, 4, v. 8 *i nunc, quisquis amas, amare noli*. Concernant *A.E.* 1968 n. 610: M. MOREL-DELEDALLE, *L'édifice au lion de Sullecthum (Tunisie)*, dans *Africa* 7-8 (1982) 55-115, ici pp. 100-101.

De l'authenticité du troisième *carmen epigraphicum* dont l'évêque d'Hippone est censé être l'auteur, le témoignage d'Augustin lui-même se porte garant⁷¹). S'adressant aux fidèles le jour anniversaire de la dédicace d'une *memoria* consacrée à saint Etienne, il leur fit tourner le regard vers le tétrastique qu'il avait fait apposer sur la voûte (d'entrée?) du sanctuaire, non pour en expliquer le sens spirituel mais pour en souligner la portée médiatique⁷²). Sans doute, la scène fut-elle si vécue, les circonstances tellement occasionnelles, le dessein tant éclairé qu'Augustin ne prit pas la peine de réciter le texte métrique ou, du moins, de le faire par après: d'office, il céda la parole à la didascalie. Feuille cachée dans l'exubérante frondaison augustinienne, arbre perdu dans l'immense forêt inscriptionnelle, trace épigrammatique qui ne laissa aucune empreinte écrite, le tétrastique aura été tel qu'Augustin entendait s'en servir: la parole du pasteur mise en cage ouverte sur la paroi sacrée pour que, muette, elle ne cesse de proclamer, — passagère, elle dure de tous temps, — prière et leçon individuelle, elle engage la conscience communautaire.

De la sorte, Augustin ne nous laissa que l'attestation d'une bonne douzaine de lignes épigraphiques versifiées, sûres pour moins de la moitié, par surcroît inconnues pour un tiers à peu près⁷³). De plus, on ne saurait dire que l'évêque d'Hippone, s'appuyant sur l'épigraphie pour le compte de son œuvre pastorale, s'y révèle avoir quelque talent supérieur. Il est vrai qu'à la rédaction d'un *titulus* métrique une honorable routine d'école est à même de suffire, et surtout qu'à l'encontre de l'épithaphe de ton élégiaque, le *carmen* non funéraire, votif, dévotionnel, dédicatoire, didascalique, n'a guère besoin d'être porté sur les ailes de l'inspiration créatrice, imagée, émotionnelle. Aussi, Augustin aura-t-il réservé au moyen communicationnel gravé la place utilitaire qui lui revenait dans la vie communautaire, à la forme métrique l'empreinte de l'immuable tradition scolaire, à l'envol poétique la sourdine coutumière imposée par le genre sacré. Il n'empêche qu'en ce modeste domaine Augustin, la figure la plus éblouissante de la culture chrétienne prémédiévale, déçoit: au seul regard de l'appréciation esthétique portée sur ses inscriptions réputées littéraires, il ne paraît pas dépasser le niveau du tâcheron consciencieux de la versification.

⁷¹) August., *Serm.* 319, 8, 7.

⁷²) Circonstances et propos du tétrastique: *infra* pp. 109-115

⁷³) Aperçu brevissime de la poésie épigraphique d'Augustin: FONTAINE, *Naissance*, o.c., pp. 124-125. A titre de comparaison, un siècle plus tard Flavianus, évêque de Verceil (*sedit* env. 530-542), serait l'auteur d'une douzaine de *CLE* comptant quelque 150 vv.: SANDERS, *Bruzza*, o.c., p. 323.

Ne fût-il en matière épigraphique qu'un poète du dimanche⁷⁴), il n'en reste pas moins qu'Augustin⁷⁵), à l'instar pourrait-on dire de Platon⁷⁶), était doué d'une telle sensibilité raffinée que son âme, éternellement à l'écoute de la beauté du monde et de son Créateur rédempteur⁷⁷), dépassait à son libre gré toute contrainte métrique pour faire sourdre du lyrisme de la prose l'harmonie enchanteresse de la parole et du sens qu'elle assume⁷⁸). Par ailleurs, au professeur chevronné qu'il fut, les règles prescrites de la poétologie technique étaient parfaitement connues. Au temps qu'il enseignait la rhétorique, il avait participé à un concours de poésie dramatique⁷⁹). Prêtre et évêque, il me paraît avoir récrit lui-même en prosodie correcte le poème acrostiche «christologique» *Iudicii signum tellus sudore madescet*, dont il parle longuement dans son ouvrage *De civitate Dei*⁸⁰). A ses propres

⁷⁴) Le seul fait technique qui étonne est l'irrégularité prosodique au v. 2 de l'éloge de Nabor (SANDERS, *Visée massmédiate*, o.c., p. 301 n. 12) ... *corpus pia est cum laude*..., à laquelle ni le recours à la synizèse (*pia*) ni le hiatus qui s'ensuivrait (*pia est*) ne portent remède. Voir A. VACCARI, *I versi di S. Agostino*, dans *Civ. Catt.* 98, 1 (1947) 210-220, ici p. 214 n. 2: se ne possono dare varie spiegazioni (qu'il n'énumère pas). Singularités inattendues, p.ex. dans l'hymne dite ambrosienne *Intende qui regis Israel* (W. BULST, *Hymni latini antiquissimi*, Heidelberg, 1956, p. 43), où les graphies *-is* et *Is-* forment une sorte de dittographie qui se résout aisément en une seule syllabe métrique (si l'on renonce à la monophthongaison de *-rael*), ou peut-être dans *CLE* 774, 4 = *ILCV* 4838 = Fr. PRÉVOT, *Recherches archéologiques à Mactar. V, Les inscriptions chrétiennes*, Rome, 1984, n° XI 31, pp. 121-124, où la régularisation verbale de l'haplographie en *posteritati fa(mam) magna piaetate relinquit* provoque une anomalie métrique. — Sur les quelques élisions omises, les rares syncopes, les synizèses nombreuses que l'on rencontre dans un cantique augustinien, voir H. VROOM, *Le psaume abécédair de saint Augustin et la poésie latine rythmique*, Nijmegen, 1933, pp. 20-22.

⁷⁵) A saint Jérôme dont la production versifiée connue se limite aux 11 vv. de l'épithame de Paula, le Moyen Âge, si généreux à mettre diverses hymnes et autres textes poétiques sous le nom d'Ambroise ou même d'Augustin, n'a imputé la paternité d'aucun écrit métrique.

⁷⁶) Cf. Cic., *Orat. ad Brut.* 19, 62; surtout Quintil., *Instit.* 10, 1, 81. Cmp. Cic., *Leg.* 1, 22, 58.

⁷⁷) Voir p.ex. *Confess.* 4, 2, 3; 4, 10, 15; 10, 33, 49; 10, 34, 51-53; *Civ. Dei* 15, 22. Cmp. Hieron., *Epist.* 21, 10.

⁷⁸) Au sujet du caractère poétique des *Confessiones*: M. PELLEGRINO, *Atteggiamenti stilistici nelle «Confessioni» di Sant'Agostino*, dans *Humanitas* 9 (1954) 1040-1049; V. CILENTO, *Lo spirito poetico e la novità dell'opera agostiniana*, dans *Augustiniana*, Napoli, 1955, pp. 146-158; de même pour les *Sermones*: Fr. DI CAPUA, *S. Agostino poeta*, dans *Augustiniana*, o.c., pp. 111-128. Perspectives de principe: E. COCCHIA, *L'armonia del verso latino nelle teorie di Sant'Agostino*, dans *Augustiniana*, Napoli, 1930, pp. 17-20.

⁷⁹) *Confess.* 4, 2, 3. Remportant la victoire, au dire de BROWN, o.c., p. 141: Augustin ne le dit pas de façon explicite.

⁸⁰) Tout le chapitre *Civ. Dei* 18, 23; à propos de l'acrostiche: SANDERS, *Visée massmédiate*, o.c., pp. 309-310. Le réarrangement dû à Augustin: *quod etiam nos prius in latina lingua versibus male latinis et non stantibus legimus per nescio cuius interpretis*

dières⁸¹), il est l'auteur d'une *laus cerei* qu'on croira trop brève pour servir de chant d'*Exultet* si le terme m'est permis, mais qu'il serait difficile d'autre part de graver sur le cierge pascal⁸²). Ce tristique en hexamètres dactyliques, *Haec tua sunt*, dont la virtuosité poétique est manifestement inférieure à la remarquable teneur théologico-morale, a été remployé au Moyen Âge comme introduction à un long poème *De anima* qu'il était aisé d'attribuer par la suite à saint Augustin⁸³). On ne saurait dire si l'évêque d'Hippone s'est souvenu de Virgile au v. 2, *nil nostrum est in eis nisi quod peccamus amantes*⁸⁴), ni si l'auteur anonyme du *De anima* médiéval s'est aperçu des profondes racines augustinienes de la *laus cerei*. Mais il me semble que l'incomparable valeur du tristique pascal cité dans le *De civitate Dei*, provient du fait qu'Augustin y a traduit à l'usage de sa communauté, l'émouvante réflexion qu'il avait consacrée dans les *Confessiones* à Adéodat, adorable enfant «né de son péché»⁸⁵). Ainsi, chez Augustin, toute forme de la culture traditionnelle, n'appartint-elle qu'aux exigences scolaires de la versification, est subordonnée à l'authenticité vécue de la foi⁸⁶). Il s'ensuivrait sans mal que dans son cas, les inscriptions métriques aient eu une teneur personnelle dont le taux de vérité vécue l'emporta de loin sur l'aspect plutôt discret, voire banal de la forme.

inperitiam, sicut post cognovimus; (...) hi autem versus ... sicut eos quidam latinis et stantibus versibus est interpretatus, hoc continent; le quidam cité ne saurait être le proconsul Flaccianus dont Augustin vient de parler plus haut; par modestie, Augustin est aussi peu explicite que dans le cas mentionné à la note 79.

⁸¹ *Civ. Dei* 15, 22: *quod in laude quadam cerei breviter versibus dixi*. Un seul autre '*Exultet*' d'Afrique connu: P. VERBRAKEN, *Une «laus cerei» africaine*, dans *Rev. Bénédict.* 70 (1960) 301-312.

⁸² Selon FONTAINE, *Naissance*, *o.c.*, pp. 124-125, il s'agit d'un célèbre tristique fait pour être gravé sur le cierge pascal». Si l'on a affaire à l'extrait d'un cantique, celui-ci ne saurait être strophique ou alterné, étant donné la structure métrique. Le poème fut-il, non pas gravé, mais affiché à l'usage des fidèles? Sur son lit de mort, Augustin fera fixer contre la paroi des feuillets contenant les psaumes pénitentiels qu'il ne cessera de réciter en pleurant abondamment: Possid., *Vita Aug.* 31, 2; Fr. VAN DER MEER, *Augustinus der Seelsorger*, Köln, 1958, p. 291. Il serait incongru de dire pour l'instant, si la remarque que voici n'avait pas trait aux épiphénomènes de l'épigraphie, qu'au dire d'Ovide (*Am.* 3, 1, 53-54), l'amoureux exclu n'avait pas honte d'exposer à la lecture publique des messages d'amour qu'il suspendit à la porte de la bien-aimée.

⁸³ A.L. 489 RIESE. A ce sujet, VACCARI, *o.c.*, pp. 210-211; BERNT, *o.c.*, pp. 82-84.

⁸⁴ Vergil., *Buc.* 2, 7 *nil nostri miserere? ...*; 8, 26 *... quid non speremus amantes?*

⁸⁵ *Confess.* 9, 6, 14 *puerum Adeodatum ex me natum carnaliter de peccato meo*. Cmp. les vv. 2-3 du tristique à *Confess.*, *ibid.*, *munera tua tibi confiteor ... ego in illo puero praeter delictum nihil habebam*.

⁸⁶ A ce propos, H.-I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, 1938 (1958⁴), pp. 339-345; VAN DER MEER, *o.c.*, pp. 423-424.

Toute sa vie sacerdotale durant, Augustin s'est émerveillé du mystère divin de la Bible qu'à la façon de l'interprétation des œuvres d'Homère et de Virgile, l'exégèse patristique ne se lassait pas de déployer en ses multiples reflets symbolistes⁸⁷). S'il connut ainsi à l'âge mûr les ivresses raisonnées de la méditation érudite, dans les *Confessiones* il avoue de s'être ému jusqu'aux larmes, aux jours lointains de sa conversion, en écoutant «la mélodie de ces douces cantilènes dont on accompagne d'habitude les psaumes de David»⁸⁸). Il se comprend que bien des arcanes du Verbe aient été d'un accès difficile au peuple chrétien⁸⁹), mais non seulement la Bible s'est montrée être un livre de prière et de chant inépuisable, elle fournit de même les motifs et les accents des hymnes dont Ambroise a été un des premiers à nourrir la ferveur de la liturgie latine⁹⁰). De nouveau, tout humain que puisse s'avérer le discours hymnique, Augustin, la mémoire hantée pour ainsi dire par les premiers mots du chant vespéral⁹¹), s'est dit saisi jusqu'au fin fond de l'être par la poétique parole chantée⁹²): un des traits les plus remarquables de l'histoire culturelle de l'âme chrétienne me paraît être offert par le passage des *Confessiones* où Augustin, blessé à vif par la mort de sa mère au point d'être incapable de pleurer, ne retrouve la consolation des larmes qu'en se rappelant, au réveil d'un sommeil réparateur, la profonde vérité du début de l'hymne ambrosienne *Deus creator omnium*⁹³).

⁸⁷) MARROU, *Saint Augustin, o.c.*, pp. 484-498; VAN DER MEER, *o.c.*, pp. 423-426; BROWN, *o.c.*, pp. 252-255.

⁸⁸) *Confess.* 10, 33, 50. Le pasteur aimera le chant cultuel, jamais la danse 'liturgique': V. SAXER, *Morts, martyrs, reliques en Afrique chrétienne aux premiers siècles*, Paris, 1980, pp. 139-140, 143-144, 147.

⁸⁹) Encore que le public des Sermons ait excellente mémoire en matière de textes bibliques: VAN DER MEER, *o.c.*, pp. 445-449. On se rappellera combien la version latine telle que saint Jérôme l'avait revue, a ameuté, au dire d'Augustin, la chrétienté d'Oea-Tripoli: Hieron., *Epist.* 104, 5; 112, 21; 116, 35; cmp. August., *Serm.* 232, 1.

⁹⁰) *Confess.* 9, 7, 15. Hymnodie ambrosienne: FONTAINE, *Naissance, o.c.*, pp. 127-141; bibliographie p. 296; on y ajoutera p.ex. P.P. TROMPEO, *Intorno alla composizione degli inni d'Ambrogio*, dans *Atene e Roma* 16 (1913) 35-40; W. BEARE, *Latin verse and European song*, London, 1957, pp. 220-232; E. BOLISANI, *Innologia cristiana antica. S. Ambrogio e i suoi imitatori*, Padova, 1963; R. MARINGER, *Der ambrosianische Lobgesang*, dans *Liturgie und Dichtung. Festschrift Walter Dürig*, I, Sankt-Ottilien, 1983, pp. 275-301; J. FONTAINE, *Les origines de l'hymnodie chrétienne latine d'Hilaire de Poitiers à Ambroise de Milan*, dans *Maison-Dieu* 161 (1985) 33-74.

⁹¹) Notamment *Deus creator omnium* (BULST, *o.c.*, p. 42); *Confess.* 4, 10, 15; 10, 34, 52 (allusion explicite au chant du soir); 11, 27, 35 (référence au caractère métrique du vers cité); on y ajoutera 9, 6, 14 *domine deus meus, creator omnium*.

⁹²) *Confess.* 9, 6, 14; cmp. 10, 33, 49-50.

⁹³) *Confess.* 9, 12, 29-33. *Recordatus sum veridicos versus Ambrosii tui: tu es enim: Deus, creator omnium*, ainsi *Confess.* 9, 12, 32, avant de citer les deux strophes en question.

En l'occurrence, Augustin n'eut pas besoin de recourir au prisme des réminiscences ovidiennes⁹⁴) pour saisir la magie poétique du chant chrétien. Il venait de faire l'expérience du charme secret d'une poésie qui, capable de l'émouvoir naguère jusqu'aux larmes de joie qu'il imputera à la concupiscence de l'ouïe⁹⁵), lui rouvrit en ces heures de désarroi, les sources desséchées des pleurs de chagrin. La vérité du Verbe se drapant dans la beauté de la parole humaine, le recueillement de la pensée qui s'élance en ardeur de prière, la simplicité la plus dépouillée dessinant les contours de l'éternel monument verbal: autant de traits qui ont caractérisé aux yeux éblouis d'Augustin, la grâce des hymnes ambrosiennes. L'évêque de Milan, poète d'occasion, a eu foi en l'intelligence sensible du peuple chrétien, différentielle certes selon les degrés de l'âge et de la culture, mais estimée omniprésente, prête à tressaillir à l'appel du chant collectif. A son tour, l'évêque d'Hippone a mis en œuvre la disponibilité d'esprit et de cœur dont la communauté chrétienne savait faire montre lorsqu'elle eut l'occasion d'exprimer sa foi en paroles de rythme et de mélodie. Si dans les *Sermones* Augustin s'entendait à captiver l'attention du public par de remarquables rythmes rimés⁹⁶), il s'est fait également l'auteur, à l'exemple d'Ambroise⁹⁷), mais de façon diverse, d'une poésie populaire qui à force de chant répété, raffermirait la foi orthodoxe en butte aux virulences de l'hérésie donatiste⁹⁸).

Dans le *Psalmus contra partem Donati*⁹⁹), écrit avant qu'il

⁹⁴) Ovid., *Met.* 11, 623-625 (*Somme, quies rerum ... / pax animi, quem cura fugit, qui corpora duris / fessa ministeriis mulces reparasque labori*) saurait difficilement être étranger aux vv. 5-8 de l'hymne d'Ambroise *Deus creator omnium*. Il n'y a qu'une bonne douzaine d'études (Prudence l'y emporte), toutes brèves à deux exceptions près, qui s'occupent de la présence d'Ovide dans les écrits chrétiens. Augustin n'a guère prêté attention à Ovide: H. HAGENDAHL, *Augustine and the Latin classics*, Göteborg, 1967, pp. 213-214, 468-469.

⁹⁵) *Confess.* 10, 33, 49-50.

⁹⁶) VAN DER MEER, *o.c.*, p. 444, cite le passage à rimes croisées *Christi descendit, inferi patuerunt* etc. d'une homélie de l'Ascension. Autres exemples du genre: E. TRÉHOREL, *Le psaume abécédaire de saint Augustin*, dans *Rev. Etud. Lat.* 17 (1939) 309-329, ici pp. 325-326.

⁹⁷) *Confess.* 9, 7, 15. Voir M.M. BEYENKA, *St. Augustine and the hymns of St. Ambrose*, dans *Amer. Bened. Rev.* 8 (1956-57) 121-132.

⁹⁸) Voir B. LUISELLI, *Metrica della tarda latinità: i salmi di Agostino e Fulgenzio e la versificazione trocaica*, dans *Quad. Urbin. Cult. Class.* 1 (1966) 29-91, particul. pp. 45-48; D. NORBERG, *Les vers latins iambiques et trochaïques au Moyen Age et leurs répliques rythmiques*, Stockholm, 1988, pp. 125-126; *infra* n. 111. A la mort d'Augustin, la cité d'Hippone, où les Donatistes avaient prédominé, était redevenue catholique orthodoxe: BROWN, *o.c.*, p. 194.

⁹⁹) Dans l'édition de Michael PETSCHENIG, *CSEL* 51 (1908), pp. 3-15, les strophes C et Q de la série abécédaire A-V ne comptent que 11 resp. 10 vers, au lieu des 12 lignes attribuées aux autres lettres. L'éminente édition due à Cyrille Lambot, dans *Rev. Bénéd.*

n'assumât la responsabilité épiscopale, Augustin a recouru à des moyens techniques qui, tout en n'égalant en rien ceux adoptés par Ambroise, trahissent peut-être dans une mesure d'autant plus manifeste son éternel souci de se mettre au diapason des humbles gens d'Hippone¹⁰⁰). La séquence abécédaire¹⁰¹), progressive, mnémotechnique de la sériation strophique, le *cantus responsorius* où la longue strophe est confiée au chantre et le refrain monoligne au peuple, l'abandon conscient du système métrique quantitatif au profit de la version isosyllabique rythmée à césure immuable¹⁰²), la rime monosyllabique en -e/-ae monophthongue, rien que de tels moyens¹⁰³) et d'autres, comme la fréquence des vulgarismes langagiers¹⁰⁴), démon-

47 (1935) 318-328, compte parmi d'autres mérites, celui d'avoir remédié à un état du texte qui faisait obstacle au caractère chanté du texte strophique (édition suivie par BULST, *o.c.*, pp. 139-146). A propos du *Psalmus* en question: C. DAUX, *Le chant abécédaire de saint Augustin contre les Donatistes*, Arras, 1905; F. ERMINI, *Il « Psalmus contra partem Donati »*, dans *Miscellanea Agostiniana*, II, Roma, 1931, pp. 341-352; TRÉHOREL, *o.c.*, pp. 309-311; P. de LABRIOLLE, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, Paris, 1947³, p. 607; VACCARI, *o.c.*, pp. 214-220; BEARE, *o.c.*, pp. 248-253; VAN DER MEER, *o.c.*, pp. 126-130; LUISELLI, *o.c.*, pp. 29-30 n. 1 (bibliogr.); BROWN, *o.c.*, p. 141; *infra* n. 101-103, 105, 108-109.

¹⁰⁰) August., *Retract.* I, 19, 1: *volens etiam causam Donatistarum ad ipsius humillimi vulgi et omnino inperitorum atque idiotarum notitiam pervenire ... psalmum, qui eis cantaretur, per latinās litteras feci*. A ce sujet, voir A. ENGELBRECHT, *Der hl. Augustin als Volksdichter*, dans *Zeitschr. Österr. Gymn.* 59 (1908) 580-597; TRÉHOREL, *o.c.*, pp. 312-313. La servitude d'Augustin au simple réel quotidien: MARROU, *Saint Augustin, o.c.*, pp. 338-339. A titre de comparaison: autant l'hymne matinale d'Ambroise *Aeterne rerum conditor* est construite de façon limpide, autant le cantique vespéral *Deus creator omnium* s'avère moins transparent.

¹⁰¹) Voir TRÉHOREL, *o.c.*, p. 316; *supra* n. 98. Le *Psalmus* d'Augustin est à peine précédé par quelque tradition latine orthodoxe du genre: ainsi, R. ROCA PUIG, *Himne a la Verge Maria. Psalmus responsorius*, Barcelona, 1965 (conservées les strophes A-H sur un papyrus d'Egypte, prem. moit. IV^e s.); à ce sujet, W. SPEYER, *Der bisher älteste lateinische Psalmus abecedarius*, dans *Jhrb. Ant. Christ.* 10 (1967) 211-216. La vogue de l'acrostiche alphabétique, en général: FR. DORNSEIFF, *Das Alphabet in Mystik und Magie*, Leipzig-Berlin, 1925², réimpr. 1979, pp. 149-150.

¹⁰²) A ce propos, VROOM, *o.c.*, pp. 17, 20-27, 37-39, 41-42; TRÉHOREL, *o.c.*, pp. 316-318; LUISELLI, *o.c.*, pp. 39-44, 60-80; NORBERG, *Vers latins iambiques, o.c.*, pp. 126-129.

¹⁰³) VROOM, *o.c.*, pp. 28-32: la finale insignifiante en -e/-ae se prête à une modulation 'séquentielle' plus ou moins étendue. Réaction négative de M. NICOLAU, *Les deux sources de la versification latine accentuelle*, dans *Arch. Latin. Med. Aev.* 9 (1934-35) 55-87, ici pp. 75-78; réfutée par TRÉHOREL, *o.c.*, pp. 313-315, 318-320, 324-327, et par LUISELLI, *o.c.*, pp. 32-34, 49-59.

¹⁰⁴) VACCARI, *o.c.*, pp. 219-220 (*Psalmus*); VAN DER MEER, *o.c.*, pp. 439-440 (*Sermones*). Des textes augustiniens éloquents en la matière: *Enarr. in Ps.* 138, 20: *quod vulgo dicitur ossum, latine os dicitur ... sic enim potius loquamur (i.e. ossum): melius est reprehendant nos grammatici, quam non intellegant populi; Doctr. christ.* 4, 24: *cur pietatis doctorem pigeat inperitis loquentem ossum potius quam os dicere?*; voir O. GARCÍA DE LA FUENTE, *Datos sobre lingüística y lengua latina en el De doctrina christiana*, dans *Helmantica* 22 (1971) 315-337; cmp. Hieron., *Epist.* 64, 11 *volo pro legentis facilitate abuti sermone vulgato* (à propos d'un terme insolite).

trent à suffisance en quelle mesure Augustin n'a cessé de mettre la culture littéraire au service de la religion du commun des gens¹⁰⁵). A son propre témoignage, il a refusé de faire appel au système métrique habituel en raison du fait que celui-ci l'aurait obligé à renoncer au lexique du *sermo vulgaris*¹⁰⁶). Bien qu'à vrai dire le psaume abécédaire n'ajoute guère de crédit au génie poétique d'Augustin, on ne se laissera pas induire en sous-estimation par le jugement par trop modeste de l'auteur lui-même. En effet, l'emploi du tétramètre trochaïque acatalectique, du genre non pas quantitatif mais rythmique pour ne pas dire accentuel¹⁰⁷) — autant de termes dont Augustin s'est gardé de qualifier la forme de son écrit — a fait entrer dans l'histoire de la poésie latine chrétienne une rénovation créatrice¹⁰⁸) dont l'emprise déterminera l'évolution de la poésie tout court, le rythme accentuel notamment et les timides débuts de la rime. Depuis toujours, on reconnaît à Ambroise de Milan le mérite d'avoir donné naissance à la forme accomplie du chant hymnique latin: à juste titre, on considérera qu'Augustin d'Hippone est «le père de la poésie rythmique» de l'Occident¹⁰⁹).

Par contre, les quelques brins d'épigraphie métrique qui nous sont restés de sa part, ne sauraient être portés en compte d'une tentative de rénovation. Manifestement, il a respecté en ce domaine les caractéristi-

¹⁰⁵) En général: MARROU, *Saint Augustin, o.c.*, pp. 339-345. En particulier: TRÉHOREL, *o.c.*, pp. 312-313, 324-327, 329.

¹⁰⁶) August. *Retract.* 1, 19, 1: *non aliquo carminis genere id fieri volui, ne me necessitas metrica ad aliqua verba, quae vulgo minus sunt usitata, compelleret.*

¹⁰⁷) VROOM, *o.c.*, pp. 46-47; TRÉHOREL, *o.c.*, pp. 313-315; LUISELLI, *o.c.*, pp. 35-37; contra NICOLAU, *o.c.*, pp. 78-79.

¹⁰⁸) Commodien (à dater haut, paraît-il, c'est-à-dire vers 250) aurait été le premier à abandonner le principe de la quantité prosodique pour celui de l'ictus rythmique: ainsi VROOM, *o.c.*, pp. 33-37; voir J. PERRET, *Prosodie et métrique chez Commodien*, dans *Pallas* 6 (1957) 27-42; FONTAINE, *Naissance, o.c.*, pp. 51-52; autres références dans G. SANDERS & M. VAN UYTFANGHE, *Bibliographie signalétique du latin des chrétiens*, Turnhout, 1989, pp. 44-46. — Augustin sera suivi tant pour l'à-propos du *Psalmus* que pour la versification populaire par Fulgence de Ruspe (un *Psalmus* comptant des strophes de A à Z: C. LAMBOT, *Un Psaume abécédaire inédit de Fulgence de Ruspe contre les Vandales ariens*, dans *Rev. Bénéd.* 48, 1936, pp. 221-234; BULST, *o.c.*, pp. 147-155; A. ISOLA, *Fulgenzio di Ruspe, Salmo contro i Vandali ariani*, Torino, 1983): voir NICOLAU, *o.c.*, pp. 58-62, 68-74; TRÉHOREL, *o.c.*, pp. 327-328; BEARE, *o.c.*, pp. 242-247; LUISELLI, *o.c.*, pp. 29-32; M.G. BIANCO, *Il «Psalmus abecedarius contra Vandalos arianos» di Fulgenzio di Ruspe*, dans *Studi Antonio Traglia*, Roma, 1979, pp. 959-972; NORBERG, *Vers lat. iamb.*, *o.c.*, pp. 129-132.

¹⁰⁹) Ambroise: G.M. DREVES, *Aurelius Ambrosius, «der Vater des Kirchengesanges»*, diss. Freiburg i. Br., 1893, réimpr. Amsterdam, 1968. Augustin: VROOM, *o.c.*, p. 49; TRÉHOREL, *o.c.*, p. 329; DE LABRIOLLE, *o.c.*, pp. 412-413; LUISELLI, *o.c.*, pp. 80-91; jugement négatif: NICOLAU, *o.c.*, pp. 56-58; 62-68, 79-81.

ques en vigueur: concision, tenue, certitude¹¹⁰). Si les interminables chants populaires prônés par Augustin et les messages succincts qu'il fit graver diffèrent profondément de tessiture, il ne s'agit pas, me semble-t-il, de l'écart qui se creuse entre l'éclosion d'une vivante liturgie d'engagement massal et les restants littéralement pétrifiés d'une tradition épigraphique surannée. On croira plutôt à deux registres réceptifs opposés: d'une part, la mer agitée de la foule, à tonifier par des chants qui donnent la réplique au parti adverse du moment et du lieu¹¹¹); d'autre part, le roc immuable du sanctuaire, à revêtir d'éternelles vérités acquises auxquelles l'expression épigraphique séculaire ajoute un supplément de consécration.

De plus, l'enthousiasme communicatif du chant grâce auquel la mémoire s'empreint des paroles à répéter, se fonde sur un procédé mnémotechnique audio-labial qui se charge de l'endoctrinement collectif des *inperiti atque idiotae*, au dire d'Augustin en personne¹¹²). Bien que l'inscription versifiée soit à même de participer à la solennité cultuelle du sanctuaire au même titre que le cantique, sa voix relève d'un autre répertoire. Durable certes, accessible en permanence, raccourci suggestif de la doctrine ou de l'aventure de l'âme, sa puissance ne s'éveille en acte que grâce à la lecture du passant, du *lector*: en cela, son enseignement de caractère public ressortit de la leçon à répéter en privé plutôt qu'il ne saurait se faire réciter par la masse en prière.

Cependant, on ne saurait méconnaître qu'au niveau de l'utilité instructive de l'inscription sacrée, le tétrastique qu'Augustin composa en l'honneur de saint Etienne, s'est acquis une valeur toute particulière, celle du rôle qui revient en l'occurrence, non pas au *lector* individuel, mais au pasteur d'âmes qui monte en chaire face à l'assemblée des fidèles¹¹³).

Le bref éloge martyrologique en question s'étalait sur la voussure d'entrée si ce n'est à l'intérieur d'une chapelle qu'en 424-425 un diacre

¹¹⁰) En matière de foi, l'iconographie étale et affirme, l'inscription se fait prière et espérance: St. MAGGIO, *Il mistero della morte e dell'immortalità nell'archeologia cristiana*, dans *Morte e immortalità nella catechesi dei Padri del III-IV secolo*, Roma, 1985, pp. 197-256, ici pp. 197-198.

¹¹¹) NORBERG, *Vers latins iambiques*, o.c., pp. 125-126, 129-132, sur la foi d'Augustin lui-même: *Retract.* 1, 19, 1. *Supra* n. 98.

¹¹²) De nouveau *Retract.* 1, 19, 1. *Supra* n. 105.

¹¹³) August., *Serm.* 211, 5: *meum est loqui in hoc loco, vestrum autem tacere et audire*; monter en chaire: *Civ. Dei* 22, 8: *in gradibus exedrae, in qua de superiore loquebar loco*. Ce qui n'empêche pas le contact le plus alerte, le plus continu entre l'auditoire et le prédicateur: VAN DER MEER, o.c., pp. 430-450.

d'Hippone, Eraclius, avait fait ériger sous forme d'annexe à l'épiscopale *basilica maior sive pacis* d'Augustin¹¹⁴). En Afrique, où toute vénération de reliques paraît sourdre du tréfonds même de l'âme autochtone¹¹⁵), le culte des martyrs se propagea dès le III^e siècle pour y atteindre, à l'époque d'Augustin, une intensité de ferveur qu'en ce temps la Rome de Damase ou le siège ambrosien de Milan ne surpassa guère¹¹⁶). D'évidence, nulle part il ne s'agit d'une dévotion passagère ou d'un emballement propre aux milieux des humbles: preuves et vestiges terrestres, visibles, tangibles de la réalité spirituelle de l'au-delà céleste, les reliques, qui se répartissent désormais parmi toutes les églises de la chrétienté, provoquent bientôt des préférences cémétérielles que s'attribueront dans un avenir tout proche les seules tombes des fidèles socialement privilégiés¹¹⁷). Le protomartyr Etienne en particulier, dès qu'en 416 Orose en eut apporté de Jérusalem les restes sacrés, jouit en terre africaine d'une vénération inégalée¹¹⁸). A ses débuts de prêtre et évêque, Augustin témoigna à l'égard des reliques d'une certaine réserve dont il se départit à l'instigation, croit-on, d'Ambroise¹¹⁹). Comprenant surtout que la ferveur donatiste du martyre n'était à contenir qu'au moyen d'une piété orthodoxe des reliques, il mit le poids de son autorité, la vigueur de sa foi, la puissance de sa parole au service du culte des martyrs dits catholiques¹²⁰). Les reliques de saint Etienne s'y

¹¹⁴) Eraclius: *Serm.* 356, 7: *diaconus Eraclius ... de opere eius et expensa pecunia memoriam sancti martyris habemus*; voir BROWN, *o.c.*, p. 414. Chapelle annexe: *Civ. Dei* 22, 8; VAN DER MEER, *o.c.*, p. 40; identification archéologique sûre, selon MAREC, *Hippone, o.c.*, pp. 31, 55-67; *Monuments chrétiens, o.c.*, pp. 167-168, 231-232; emplacement douteux: SAXER, *o.c.*, pp. 181, 259-262.

¹¹⁵) W.H.C. FRED, *The Donatist Church*, Oxford, 1952, pp. 231-232; J. FERGUSON, *Aspects of early Christianity in North Africa*, dans *Africa in Classical Antiquity*, Ibadan, 1969, pp. 182-191, ici pp. 186-190.

¹¹⁶) SAXER, *o.c.*, pp. 75-80 (Tertullien); 104-112 (Cyprien); 125-149, 170-229 (Augustin).

¹¹⁷) A ce sujet, VAN DER MEER, *o.c.*, pp. 510-512; B. KÖTTING, *Der frühchristliche Reliquienkult und die Bestattung im Kirchengebäude*, Köln-Opladen, 1965, pp. 18-24; CARLETTI, *Iscrizioni cristiane, o.c.*, pp. 21-22; P.-A. FÉVRIER, *Tombes privilégiées en Maurétanie et en Numidie*, dans *L'inhumation privilégiée du IV^e au VIII^e siècle en Occident*, Paris, 1986, pp. 13-23; N. DUVAL, «L'inhumation privilégiée» en Tunisie et en Tripolitaine, *ibid.*, pp. 25-42.

¹¹⁸) VAN DER MEER, *o.c.*, pp. 493-494; BROWN, *o.c.*, pp. 413-414; SAXER, *o.c.*, pp. 210-212, 245-254.

¹¹⁹) August., *Serm.* 318, 1; *cmp. Civ. Dei* 22, 8; SAXER, *o.c.*, pp. 242-245.

¹²⁰) Voir FRED, *o.c.*, pp. 231-233; J.-P. BRISSON, *Autonomisme et christianisme dans l'Afrique romaine*, Paris, 1958, pp. 269-288; SAXER, *o.c.*, pp. 235-244; C. MAYER, «Attende Stephanum conservum tuum» (*Serm.* 317, 2, 3). *Sinn und Wert der Märtyrerverehrung nach den Stephanuspredigten Augustins*, dans *Fructus centesimus*.

prêtèrent d'autant mieux que son martyre, remontant aux sources écrites les plus sacrées du message chrétien¹²¹), témoigna d'une grâce divine particulièrement précieuse, celle du *diaconus*, du *minister*, du serviteur du Christ Corps mystique¹²²), qu'Augustin aima retrouver dans le diacre martyr Laurent de Rome, puis dans le diacre martyr Nabor de sa propre région¹²³).

En l'honneur de «ce peu de poussière»¹²⁴), offert à la vénération dans la *memoria* due à Eraclius, diacre lui aussi, Augustin écrit un tétrastique¹²⁵) qui, en guise de légende, n'aurait pas desservi une fresque représentant le martyre de saint Etienne, une *dulcissima pictura* dont il a fait mention ailleurs¹²⁶). Encore que rien ne permette de s'imaginer la formulation des idées qu'Augustin a fait tenir dans le *carmen* en question, on croira en deviner sans trop de peine le contenu. Pour ce faire, il ne semble guère indiqué de se reporter aux éloges martyrologiques de Damase, bien que l'évêque d'Hippone n'ait pas manqué de les apprécier, moins encore aux quelques *tituli* métriques, tous de Rome, qui se réfèrent à saint Etienne¹²⁷). D'évidence, me

Mélanges G.J.M. Bartelink, Steenbrugge-Dordrecht, 1989, pp. 217-237, ici pp. 221-224, 231-232.

¹²¹) *Act.* 7: 54-60; 22: 20. Voir August., *Serm.* 315, 1, 1: *cum aliorum martyrum vix gesta inveniamus ... huius passio in canonico libro est*; *ibid.* 316, 1, 1: *inter diaconos illos nominatur primus, sicut inter apostolos Petrus*; à ce propos, MAYER, *o.c.*, pp. 224-227.

¹²²) August., *Serm.* 319, 3, 3 (voir *Jo.* 12: 26); qualités morales exigées du diacre: 1 *Tim.* 3: 8-9. Empreinte christocentrique du martyre: SANDERS, *Visée mass médiatique*, *o.c.*, p. 310; surtout MAYER, *o.c.*, pp. 227-236.

¹²³) Laurentius: voir *ICUR* VII 20705, 1.3 (vers 600 - début VIIe s.): *en Stephanus lapides, suffert Laurentius ignes [...]/ iure micat rutilo levitarum aula colore*; voir SAXER, *o.c.*, pp. 127-129, 204-206, 212-214. Nabor: SANDERS, *Visée*, *o.c.*, pp. 309-312.

¹²⁴) August., *Serm.* 317, 1, 1: *exiguus pulvis tantum populum congregavit: cinis latet, beneficia patent*; *cmp. ibid.* 318, 1.

¹²⁵) Bibliographie: SAXER, *o.c.*, pp. 179-181 n. 26-29; SANDERS, *Visée*, *o.c.*, p. 310 n. 56; y ajouter MAYER, *o.c.*, p. 222.

¹²⁶) *Serm.* 316, 5, 5 (homélie tenue le 26 décembre, *dies natalis* de saint Etienne): *dulcissima pictura est haec, ubi videtis sanctum Stephanum lapidari, videtis Saulum lapidantium vestimenta servantem* (*Act.* 7: 58-59). De même, l'inscription *ICUR* VII 20705 (*supra* n. 123) paraît avoir servi de didascalie à une fresque martyrologique dans la basilique San Lorenzo.

¹²⁷) Damase et Augustin, en matière de *CLE*: SANDERS, *Visée*, *o.c.*, pp. 303-305; d'autres 'poètes' en firent de même: SANDERS, *Bruzza*, *o.c.*, pp. 327-328; les traits caractéristiques des conceptions prônées dans les *CLE* de Damase: FONTAINE, *Naissance*, *o.c.*, pp. 112-113, 116-123; *Damase poète théodosien*, *o.c.*, pp. 138-143. Inscriptions versifiées de saint Etienne: *ILCV* 1765 = *CLE* 2040 = *ICUR* VI 15764 = *ILS* 8988 (dédicace de l'église San Stefano sur la Via Latina, mil. Ve s., sous Léon le Grand 440-461; cinq dist. élég., vv. 7-8); *ILCV* 2139 = *CLE* 1373 = *ICUR* VI 15785 (même église, A.D. 530-533; épitaphe de 3 dist. élég., vv. 1-2 et *postscriptum*); *ICUR* VII 20705 (*supra* n. 123 et 126; 2 dist. élég., vv. 2.4). Le recueil *ILCV* Diehl comprend en outre une vingtaine

semble-t-il, il revient aux diverses homélies qu'Augustin consacra à la teneur orthodoxe du culte des martyrs, en l'occurrence du premier d'entre eux¹²⁸), de lui avoir fourni en la matière l'acquis fondamental auquel la paroi de la *memoria* servait désormais de support immuable et pérenne.

Comme le nom de *Stephanus* se prêtait à merveille au *lusus nominis* dont tout au long de l'Antiquité le public s'est montré particulièrement friand¹²⁹), il y a des chances sérieuses qu'Augustin ait affermi la portée instructive du *carmen* par la force prophétique que l'on aimait croire inhérente au nom. De la sorte, il aurait inséré l'éventuelle allusion onomastique, dont le genre ne lui était aucunement étranger¹³⁰), dans la tradition séculaire des inscriptions versifiées et autres¹³¹). Surtout, ne cessant de contribuer pour une part décisive au prestige persuasif du *nomen eloquens* en cause¹³²), il eût consolidé ainsi, grâce au moyen communicationnel de l'épigraphie, une des lignes de force de ses homélies sur saint Etienne, — la vénération à rendre au protomartyr auquel le Christ qu'on adore confère la couronne de la victoire¹³³).

d'inscriptions en prose qui se rapportent à saint Etienne, dont cinq de Rome, une demi-douzaine d'Afrique resp. d'Espagne.

¹²⁸) En particulier, *Serm.* 314-319 et 323. Voir SAXER, *o.c.*, pp. 179-180, 254-255; MAYER, *o.c.*, pp. 224-227.

¹²⁹) A ce propos, p.ex. E. DE SAINT-DENIS, *Essais sur le rire et le sourire des Latins*, Paris, 1965, pp. 42-44 (anciens Romains), 114-116 (Cicéron), 163 (Horace), 278-279 (Ovide); J.-P. CÉBE, *La caricature et la parodie dans le monde romain antique*, Paris, 1966, pp. 177-178.

¹³⁰) Chr. MOHRMANN, *Das Wortspiel in den augustinischen Sermones*, dans *Mnemos.* 3, 3 (1936) 33-61 = *Études sur le latin des chrétiens*, I, Roma, 1961², pp. 323-349, spécial. pp. 327-330.

¹³¹) Voir e.a. E. GALLETIER, *Notes sur deux inscriptions funéraires*, dans *Rev. Etud. Anc.* 24 (1922) 293-302, ici pp. 294-295; M.T. SBLENDORIO CUGUSI, *Un espediente epigrammatico ricorrente nei CLE*, dans *Annal. Fac. Magist. Univ. Cagliari* 4 (1980) 257-281. L'Afrique en particulier, références chiffrées à l'appui: SANDERS, *Onomastique Africa*, *o.c.*, p. 85; *Visée massmédiate*, *o.c.*, p. 307.

¹³²) Le lien organique se tissait entre le contenu du nom de *Stephanus* et la couronne gagnée par le martyr (base scripturaire: 1 *Cor.* 9: 24-25; 2 *Tim.* 4: 7-8; *Apoc.* 2: 10; cmp. *Jac.* 1: 12; 1 *Petr.* 5: 4): *Serm.* 314, 2: *sui nominis gloria Stephanus perductus est ad coronam*; de même 314, 2 (deux autres loci); 315; 316 (*ter*); 317; 318; 319; 324. Allusion épigraphique au nom du protomartyr: *ILCV* 2139, 1-2 (*supra* n. 127). Allusion au nom *Stephanus* du fondateur d'une église à Tipasa, au IV^e siècle, vv. 4-5: à ce propos, J. VAN WAGENINGEN, *Inscriptio Tipasensis*, dans *Mnemos.* 50 (1922) 62-64; J. HEURGON, *Nouvelles recherches à Tipasa*, dans *Mél. Ecol. Franç. Rome* 47 (1930) 182-201, particul. pp. 196-201. Continuité du thème de *Stephanus* dans l'épigraphie médiévale: SANDERS, *Licht en duisternis*, *o.c.*, p. 899 et n. 4052.

¹³³) *Serm.* 318, 3: *martyr Stephanus hic honoretur: sed in eius honore coronator Stephani adoretur*; cmp. *ibid.* 324; à ce sujet, MAYER, *o.c.*, pp. 233-236. La couronne, récompense suprême des bienheureux: SANDERS, *Licht, o.c.*, pp. 892-910.

Certes, il se peut qu'Augustin n'ait pas saisi l'occasion d'élever en termes épigraphiques la teneur suggestive du *lusus nominis* au niveau d'une conception christocentrique du culte des martyrs. On croira cependant qu'il aurait difficilement réussi à omettre de souligner, d'une part, le suprême don de soi dont, à la suite du Christ, saint Etienne a donné l'exemple, celui de l'amour qui pardonne¹³⁴), et de l'autre, la part unique qui revient à Dieu seul dans le secours miraculeux qu'il arrive aux fidèles d'obtenir grâce à l'intercession de saint Etienne¹³⁵), — deux idées qui, tant l'une que l'autre, s'avèrent constitutives de la membrure la plus résistante des sermons martyrologiques d'Augustin.

Plus en particulier, au cours de l'homélie qui se rapporte au tétrastique, l'évêque d'Hippone insiste sur la vocation spécifique du protomartyr, celle de *diaconus*, de *minister*, sur la couronne qu'il obtint, puis sur le caractère limité du secours qu'il est permis d'implorer, avant qu'il ne réaffirme une idée maîtresse qui en ce domaine lui est chère parmi toutes: *per conservum (Stephanum) beneficia sumamus, honorem et gloriam Domino debemus*¹³⁶).

Parvenu à ce point d'orgue judicieusement choisi, il dit se rendre compte que le service de la parole a assez duré. En effet, ce jour où il tint l'homélie, jour anniversaire de la dédicace de la *memoria*, en 426 au plus tôt¹³⁷), les chaleurs d'été sont étouffantes au point qu'il préfère renvoyer la lecture du recueil des miracles au dimanche qui suit. Rien ne s'oppose à ce qu'il cesse de dissenter, puisque ce qu'il eut à dire, se lit désormais en abrégé dans l'inscription dont il a muni la chapelle: *quid vobis plus dicam et multum loquar? legite quattuor versus quos in cella scripsimus*¹³⁸).

¹³⁴) A propos de Lc. 23: 34 et Act. 7: 60. Ainsi Serm. 314, 2: *maxime autem sequendus et imitandus est vobis in dilectione inimicorum*; 315, 6, 9 et 7, 10; 317, 1, 1 et 2, 2: *maxime ergo, fratres, exemplo huius martyris, inimicos nostros amare discamus*. L'exhortation s'avère particulièrement appropriée à l'époque des luttes fratricides entre Donatistes et catholiques, encore qu'elle soit totalement absente du *Psalmus abecedarius*.

¹³⁵) Serm. 318, 1: *nos enim in isto loco non aram fecimus Stephano, sed de reliquiis Stephani aram Deo*; 318, 3 (*locus cité supra* n. 133); voir VACCARI, *o.c.*, pp. 211-212. Reliques et miracles: SAXER, *o.c.*, pp. 246-278, 282-284. Avertissement d'Augustin, Serm. 319, 6, 6: *ergo hoc commendo charitati vestrae, ut sciatis quod orationes eius multa impetrant, non tamen omnia*.

¹³⁶) Serm. 319, 3, 3-8, 7.

¹³⁷) SAXER, *o.c.*, pp. 259-260.

¹³⁸) Serm. 319, 8, 7. Les circonstances occasionnelles: *aliquanto quidem temperius solito processimus* (à l'époque Augustin a soixante-dix ans bien sonnés): *sed quia longa lectio recitata est* (sans doute Act. 6: 1-8: 24 et Jo. 12: 20-36; voir SAXER, *o.c.*, pp. 171-172, 210-212), *et graves aestus sunt, libellum beneficiorum Dei per ipsum* (SAXER, *o.c.*, pp. 254-258, 269-278), *quem lecturi hodie fuimus, in diem dominicum differamus*.

Nulle autre source dite littéraire ne nous renseigne sur les effets massmédiatiques escomptés de l'inscription sacrale d'une façon aussi distinctive et concise que ne l'a fait l'évêque d'Hippone, lorsqu'un torride jour d'été il mit une fin prématurée à son oraison commémorative: «lisez les quatre vers que nous avons écrits dans la chapelle», — *legite, tenete, in corde habete. propterea enim eos ibi scribere volumus, ut qui vult legat, quando vult legat. ut omnes teneant, ideo pauci sunt. ut omnes legant, ideo publice scripti sunt. non opus est ut quaeratur codex: camera illa codex vester sit*¹³⁹). Rien ne fait défaut à la description formelle du message dont le texte épigraphique se trouve porteur: brièveté précise, disponibilité continue, accès public, raccourci compréhensif. Rien non plus ne manque au briefing fourni aux fidèles, individus ou communauté, qu'Augustin renvoie à l'inscription: ordre de lecture, leçon à retenir par cœur, mise en œuvre spirituelle, information jugée suffisante. Il n'y a que la teneur du *carmen* qui nous échapperait, s'il n'y avait le *sermo*, singulier ou pluriel, pour en tracer une esquisse-robot. La description formelle et les instructions qui s'y joignent sont telles, en effet, que le *titulus*, aussi bref qu'il soit, ne saurait ne pas contenir la substance de ce qu'Augustin ne cessait d'inculquer aux fidèles à propos du culte des martyrs en général, de saint Etienne en particulier.

Face à la traditionnelle épitaphe métrique païenne qui s'agrippe d'emblée à tout *viator* pour que, grâce à la lecture du nom, la *secunda mors* de l'oubli n'ensevelisse pas le défunt de façon définitive¹⁴⁰), l'inscription chrétienne réarrange le cours des valeurs¹⁴¹). Certes, funéraire, elle ne se désiste qu'à reculons de l'immense estime attachée au (re)nom¹⁴²), mais il est rare que l'on n'y saisisse au moins l'écho d'un cri de l'espérance chrétienne. Elogieuse, elle fonde ses certitudes

¹³⁹) *Serm.* 319, 8, 7.

¹⁴⁰) Voir G. SANDERS, *Bijdrage tot de studie der Latijnse metrische grafscripten van het heidense Rome*, Brussel, 1960, pp. 30-33, 46-75; *L'au-delà et les acrostiches des carmina Latina epigraphica*, dans *Rocz. Human. Filol. Klas.* 27, 3 (1979) [1982] 57-75, particul. pp. 60-64, 71-73; *Sauver le nom de l'oubli, o.c.*, sous presse.

¹⁴¹) A ce propos, G. SANDERS, *Verwantschap en vervreemding in de Latijnse carmina epigraphica*, dans *Handl. Zuidned. Maatsch.* 22 (1968) 345-365; *Les épitaphes métriques latines païennes et chrétiennes: identités et divergences*, dans *Acta 5th Intern. Congr. Epigr.*, Oxford, 1971, pp. 455-459; *Les chrétiens face à l'épigraphie funéraire latine*, dans *Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien*, Bucuresti-Paris, 1976, pp. 283-299; *Les inscriptions latines païennes et chrétiennes: symbiose ou métabolisme?*, dans *D'une déposition à un couronnement, 476-800*, Bruxelles, 1977, pp. 44-64.

¹⁴²) Références récentes dans SANDERS, *Synchronie des discours, o.c.*, pp. 199-201, 211-213; *Pérennité du message, o.c.*, pp. 349-358, 372-384, 407-411.

sur la foi que les témoins du Christ ont scellée de leur sang. Parénétique, enluminure du sanctuaire, elle fait fonction de service perpétuel de la parole. Il appartient au pasteur d'âmes de nourrir les espérances timorées par l'inébranlable assurance de la béatitude acquise. Pour ce faire, il dispose des grâces sacramentelles et des offices liturgiques, de la parole sacrée des Ecritures et des Pères, des *acta sanctorum* et des récits des miracles, et puis — en guise de modeste rituel permanent — des fresques et des *tituli* dont les silences éloquents instruisent, expliquent, prient et exhortent. A quelques reprises, rares que l'on sache, Augustin lui aussi s'est servi de l'inscription métrique et de la *pictura*, à l'intention des plus humbles de ses fidèles, donnant ici comme ailleurs la préséance à la mémoire¹⁴³), préférant en l'occurrence, bien qu'il entourât les livres d'un soin méticuleux¹⁴⁴), l'inscription vulgarisante au *codex* érudit.

Un jour qu'il renonça à la parole dont même à ses dires les dieux des oracles ne se servaient plus, Symmaque s'appela *homullus Promothei manu fictus*, «pauvre petit homme modelé de la main de Prométhée», — tout comme Augustin, s'inspirant de la Bible plutôt que d'Horace, s'exclama dans un sermon tenu en l'honneur de saint Etienne: *quis sum ego? homo sum unus de multis, non de magnis*¹⁴⁵). Poètes d'occasion épigraphiques tous les deux¹⁴⁶), ni l'un ni l'autre ne s'y est rapproché du niveau des belles lettres métriques entendues au sens classique du

¹⁴³) A propos du *Psalmus abecedarius*: *Retract.* 1, 19, 1: *volens etiam causam Donatistarum ... inperitorum atque idiotarum ... quantum fieri per nos posset, inhaerere memoriae*; de même, *Serm.* 212, 2 (concerne le Symbole de la foi). On ne détachera sûrement pas l'intérêt qu'Augustin porte à l'effort de mémorisation recommandé aux fidèles, de l'importance de la mémoire dans les méthodes scolaires de l'Antiquité, ni du rôle éminent qu'il a reconnu à la *memoria* dans la structure mentale et spirituelle de l'homme; les références abondent à ce dernier sujet, récemment p.ex.: P.J. ARCHAMBAULT, *Augustine, memory, and the development of autobiography*, dans *Augustin. Stud.* 13 (1982) 23-30; Y. MIYATANI, *Significado de memoria en las Confesiones de san Agustín*, dans *Augustinus* 31 (1986) 213-220. *Supra* n. 53.

¹⁴⁴) Possid., *Vita August.*, o.c., 31, 6 et 8. Voir VAN DER MEER, o.c., p. 291; BROWN, o.c., pp. 427-430.

¹⁴⁵) Symmach., *Epist.* 4, 33, 2 (trad. J.-P. Callu, Paris, 1982); le silence des oracles: à part le témoignage de Symmaque, voir Lucan. 5, 69-70 et 111-114; Min. Fel. 26, 6; Claudian., *Paneg. quart. consul. Honor.* 143-144; Prudent., *Apoth.* 435-443. Le mot d'Augustin: *Serm.* 323, 2, 2; à l'origine de *quis sum ego?*: voir *Gen.* 3: 11; 1 *Reg.* 18: 18; 2 *Reg.* 7: 18; 1 *Par.* 17: 16. Réminiscence douteuse: Horat., *Serm.* 1, 9, 71-72 *sum ... unus / multorum*; dans les *Sermones* d'Augustin, les réminiscences de la littérature classique dépassent à peine la douzaine, aucune n'est d'Horace: voir HAGENDAHL, *Augustine classics*, o.c., pp. 184-190, 464-468, 749.

¹⁴⁶) Symmach., *Epist.* 1, 1, 3 et 5; 1, 2, 1 (le genre des éloges inscrits au bas des *imagines maiorum*).

terme. Mais, à l'encontre de Symmaque, Augustin crut percevoir la parole vivante de la divinité, la voix du Dieu de la Révélation, qu'il s'entendit à traduire, comme nul autre écrivain de l'Eglise latine, en termes d'intelligence, de cœur ardent et d'âme émue. D'ordinaire, les *tituli* métriques se situent tout au plus à la croisée des routes que suivent l'envol des poètes nés et la démarche balourde des rimailleurs. Pour sa part minime, Augustin, poète d'élite et rimailleur populaire, sut y faire le départ pour en saisir la portée massmédiatique: dans la maison qu'il dirige et les églises qu'il dessert, l'inscription versifiée surprend moins de quelque charme l'éphémère lecture privée qu'elle ne fait fonction d'instruction pérenne destinée à la mémoire collective.

Gent

Gabriel SANDERS